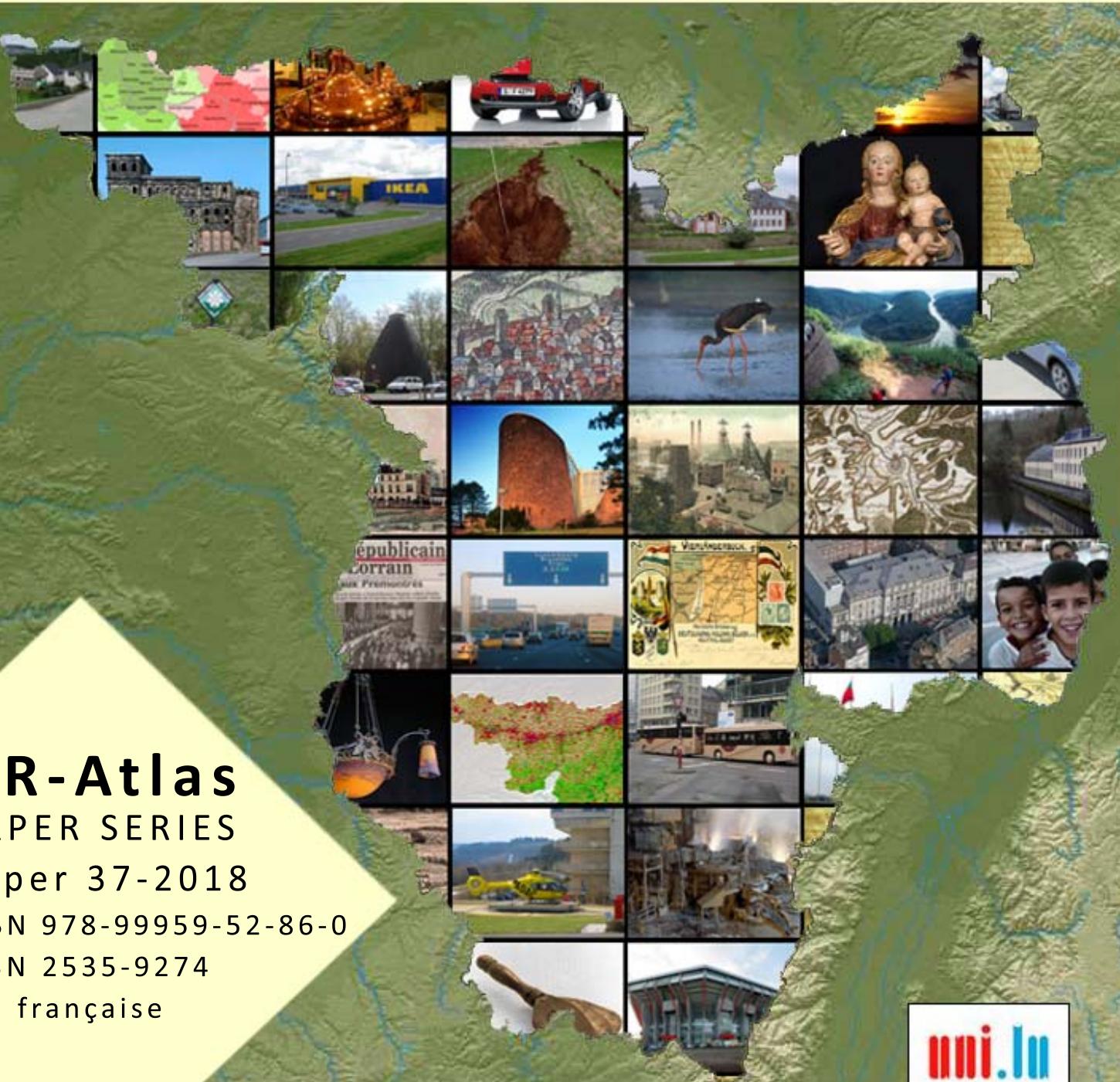


EMILE DECKER

La production en céramique dans la Grande Région SaarLorLux



GR-Atlas
PAPER SERIES
Paper 37-2018
ISBN 978-99959-52-86-0
ISSN 2535-9274
Éd. française

Permalink: <http://hdl.handle.net/10993/50927>

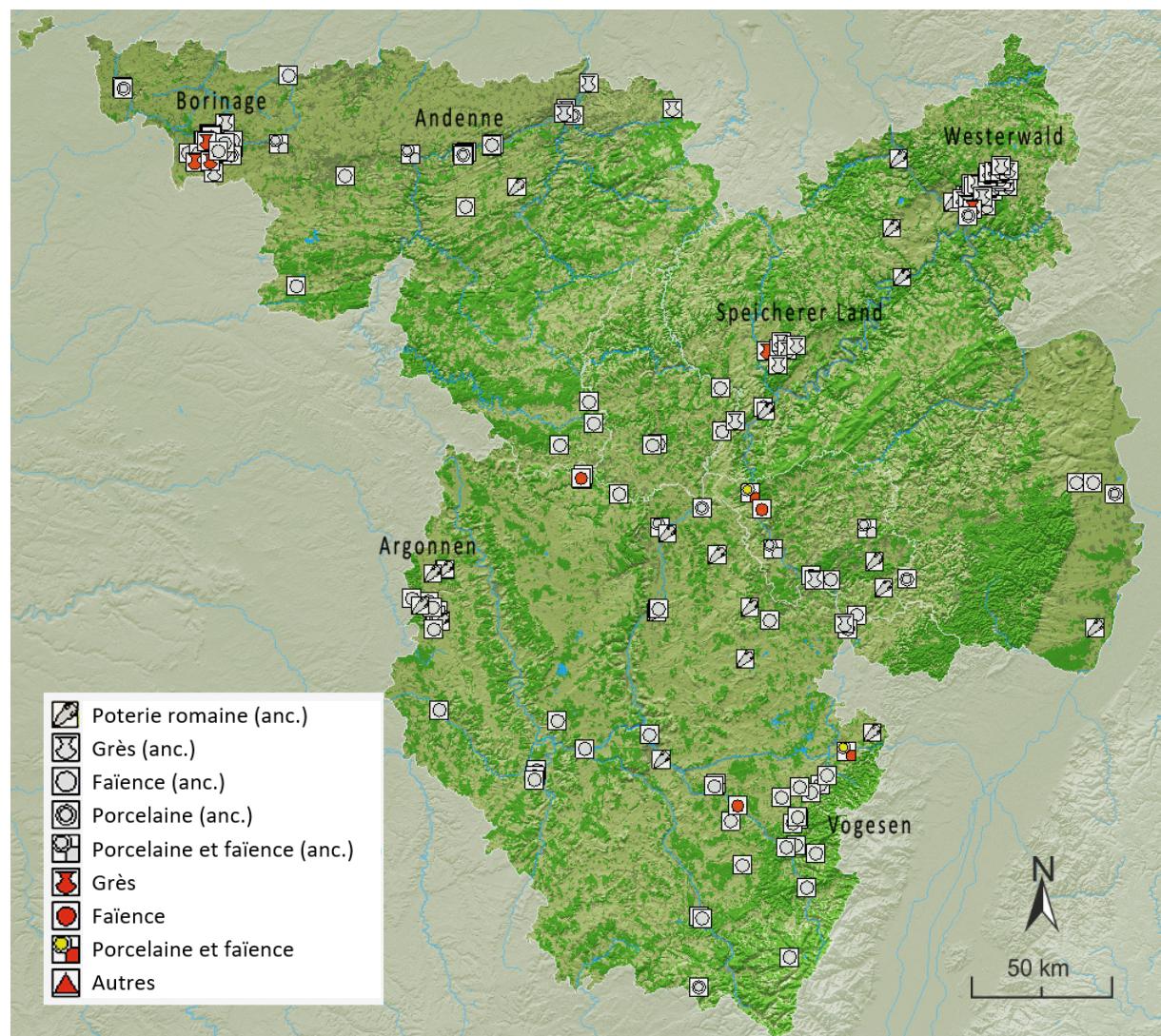
gr-atlas.uni.lu



La production en céramique dans la Grande Région SaarLorLux

Emile Decker

Constituée de quatre entités, régions ou états situés au cœur de l'Europe, la Grande Région a été considérée de longue date comme une région d'un passé industriel prestigieux. Parmi les nombreuses branches d'activité, il en est une qui fut longtemps un fleuron de son savoir-faire ; il s'agit de la céramique et tout particulièrement, de la faïence.



Sites actifs et anciens de production de céramique dans la Grande Région SaarLorLux. Source : GR-Atlas

Les potiers de terre cuite et de grès

Le travail de l'argile constitue une pratique ancienne dans cette région, puisque les premières céramiques découvertes sur le site archéologique de cette région remontent à 7 000 ans. Il s'agit de pots en terre cuite. Que ce soit dans le Palatinat, le nord de la Lorraine, le Luxembourg ou la Wallonie, des centaines de sites du néolithique ancien appartiennent à la culture dite rubanée ou Linearbandkeramik. Ils produisent notamment des vases de terre cuite à décor en rubans incisés dans la pâte. Durant des millénaires, la poterie de terre cuite était une activité domestique qui accompagnait la vie quotidienne des habitants de leurs villages en répondant à leurs besoins. Elle devint dès l'Age du fer l'activité d'artisans spécialisés ; la technique de façonnage au tour et la cuisson dans des fours plus élaborés attestent de cette évolution.



Sol en mosaïque romain avec le coeur "Polydus", Trèves, milieu du 3^e s. Photo : Th. Zühmer, © cc Rheinisches Landesmuseum Trier

A l'époque romaine apparaissent des officines dont la production est quasiment industrielle ; certains produits très fins et aboutis, comme la sigillée décorée de motifs en relief moulés, portent même parfois la signature de l'atelier dont ils sont issus. Ces établissements fournissent les forts romains qui jalonnent le limes au nord de la Grande Région, ils s'installent au bord des grandes routes ou des fleuves pour mieux diffuser leur production. L'Argonne, le nord de la Lorraine, les Länder de la Sarre et de la Rhénanie-Palatinat connaissent de telles implantations. Pendant cette période, la gamme des objets réalisés en terre cuite s'étend largement : on fabrique des récipients pour les besoins domestiques mais aussi des briques, des tuiles et des tuyaux que l'on découvre lors des fouilles des villas romaines.

A la fin de l'Empire romain, l'économie et la société se transforment profondément. Durant le Haut Moyen Âge, la céramique ne constitue plus un produit à la technologie développée ; les formes se raréfient, et subissent pratiquement jusqu'au 6^e siècle encore, l'influence de la vaisselle romaine. Les formes biconiques deviennent majoritaires et à l'époque carolingienne, elles cèdent la place aux formes sphéroïdales. Les techniques de décors s'appauvrisse, ils sont souvent constitués de motifs répétitifs appliqués au moyen d'une molette. Parmi les ateliers découverts par les archéologues, on peut citer ceux d'Andenne et de Huy « Batta » en Belgique ; ce dernier centre connaît des phases d'activité de production depuis l'époque romaine jusqu'au début du 5^e siècle, puis du 6^e au 8^e siècle. Dans le land de Rhénanie-Palatinat, quelques sites se distinguent, comme ceux de Mayen ou Speicher. Il faut attendre la fin du Moyen Âge pour que la technologie évolue réellement. A cette période, la technique des fours connaît des progrès notables : les fours couchés permettent d'atteindre des températures importantes. A côté de la terre cuite, apparaît le grès, dès le 18^e siècle. La région rhénane développe cette technique grâce à la présence dans son sol d'argiles propres à une cuisson en grès. La

poterie de terre cuite n'est pas abandonnée pour autant. On la recouvre de plus en plus au cours du temps d'une fine couche vitreuse : la glaçure qui peut être colorée en vert ou en jaune.



Jarres médiévales du Speicherer Land, coll. Jacob Plein-Wagner
Source : eifelkeramik.de

La faïence

Dès la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, se diffuse la faïence, terre cuite fine recouverte d'un émail blanc qui porte souvent un décor obtenu grâce à certains oxydes métalliques. Pendant longtemps, la Grande Région fait usage de la

faïence sans en fabriquer réellement : c'est ce que nous révèlent les fouilles archéologiques. Au 17^e siècle, des guerres ravagent cet espace ; la mortalité est importante en Lorraine et en Rhénanie-Palatinat, conduisant parfois à la désertification de certaines zones. Cette période est peu propice aux activités économiques et innovations technologiques. Ce n'est qu'au début du 18^e siècle qu'apparaissent les premiers centres de production. A l'époque, la Grande Région constitue une mosaïque politique :

une partie de ce territoire appartient aux Pays-Bas autrichiens, une autre au duché de Lorraine, enfin d'autres territoires relèvent de duchés allemands. Cependant, sa situation au cœur de l'Europe occidentale la met en contact avec des régions qui vont se distinguer par leur dynamisme économique : la Grande Bretagne, les Pays-Bas et la France.



Assiette en faïence stannifère à décor peint, faïencerie de Waly
Coll. et © photo : Ville de Verdun, Musée de la Princerie

C'est en Lorraine que les créations de faïenceries sont les plus nombreuses ; elles profitent à la fois des conditions politiques liées à l'action des ducs de Lorraine, mais aussi des ressources importantes en forêts. Toute la zone qui s'étend au pied de la forêt vosgienne et dans la forêt argonnaise voit apparaître des petites unités de production de type artisanal.

Vers 1708 ouvre Waly, Champigneulles en 1712, Badonviller en 1724, Lunéville en 1730, Niderviller en 1735, Saint Clément en 1757. Des praticiens habiles circulant d'une région à l'autre diffusent la connaissance des techniques. La qualité esthétique des produits est encore médiocre et la diffusion en est généralement locale. Mais certains établissements vont connaître un succès important en développant avec le temps une qualité de réalisation et de décors en faisant venir des pays ou régions limitrophes des artistes confirmés. C'est ainsi que Lunéville ou Saint Clément conquièrent leur notoriété.



*Assiette en Faïence à décor de petit feu, fin 18^e s.,
Faïencerie Chambrette, Lu-
néville, coll. et © Photo :
Musée de la Princerie, Ville
de Verdun*

La faïence remplace la vaisselle métallique dans les milieux de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie. Dans la première partie du 18^e siècle, les décors sont peints avec des couleurs qui résistent au grand feu, c'est-à-dire à une température qui avoisinent les 900° et parfois plus. La palette est réduite, les couleurs sont franches : bleus de cobalt, rouge de fer, jaune d'antimoine, vert d'oxyde de cuivre, violet de manganèse.

Ce n'est que dans la seconde moitié du siècle que d'autres techniques permettent l'utilisation de teintes plus douces et plus nuancées : elles ne supportent que des cuissons de petit feu, autour de 750-800°. Le rose obtenu à partir du pourpre de Cassius, un mélange de chlorure d'étain et d'or, permet un travail de peinture d'une grande finesse. Les thèmes représentés évoluent au fil des goûts et suivent l'évolution des arts décoratifs : les motifs de ferronnerie appartiennent à la première moitié du siècle, les fleurs, les oiseaux, les paysages et les personnages à la seconde moitié. L'exotisme se manifeste dans la décoration par des chinoiseries comme on peut, entre autres, les observer sur les productions des manufactures de Lunéville et des Islettes.

La porcelaine

Dans la seconde moitié du 18^e siècle, apparaissent de rares manufactures qui initient une pratique de la porcelaine. Cette matière est réputée précieuse et sa composition connue depuis près d'un millénaire en Chine est considérée comme un mystère en Occident. C'est à Meissen, en Saxe, qu'au début du 18^e siècle, on met au point la première porcelaine dure européenne. De là, le secret se répand progressivement en Europe. C'est à partir du milieu du siècle que l'on observe les premières productions de porcelaines dans la Grande Région SaarLorLux.



Terrine à couvercle en porcelaine, décor floral allemand, vers 1770, manufacture de Zweibrücken, coll. et © photo : Stadtmuseum Zweibrücken

Dans les Pays-Bas autrichiens, dans la ville de Tournai François-Joseph Peterinck obtient des priviléges de l'impératrice Marie Thérèse afin de créer une manufacture de porcelaine en 1751. En Rhénanie-Palatinat s'implante une manu-

facture de porcelaine à Frankenthal, créée en 1755 par Paul Hannong, un Strasbourgeois. En 1759, la faïencerie de Niderviller rachetée par Jean-Louis Beyerlé, débute également une telle production. D'autres établissements les imitent, comme Ottweiler en 1763 et Zweibrücken en 1769. La plupart de ces fabriques vont souffrir de la Révolution française qui provoque l'exil de l'aristocratie, principale clientèle de ces entreprises. Les mouvements de troupes perturbent également l'approvisionnement et le commerce.

Les premières faïences à pâtes blanches

La seconde moitié du 18^e siècle voit également apparaître un autre produit céramique, la faïence fine, celle-ci présente des qualités qui la rapproche de la porcelaine : sa pâte est blanche, fine, très plastique. L'enduit vitreux qui la recouvre est une glaçure, fine couche de verre, qui laisse apparaître la couleur de la pâte, mais c'est un produit encore poreux et il n'est pas translucide comme la porcelaine. Plusieurs régions en Europe produisent d'une manière précoce cette céramique : l'Angleterre, la région parisienne, la Wallonie et la Lorraine. Chambrette, à Lunéville, présente officiellement le résultat de ces travaux en 1748 ; la famille Boch en fabrique à Audun-le-Tiche, puis, à partir de 1767, sur le site de Septfontaines au Luxembourg. A partir des années 1780, les établissements se multiplient : Liège ouvre en 1781, Andenne vers 1784, Sarreguemines en 1790 et Longwy en 1798.



Assiette en faïence fine à décor peint, manufacture Mouzin à Wasmuel, coll. Christian Leclerc, Emaux d'art de Longwy. Photo : © Christian Thévenin

Deux traditions se complètent : l'une est d'origine locale et utilise des terres argileuses blanches auxquelles on ajoute de la craie, de la chaux ou des frites : elle porte le nom de terre de pipe. La seconde emprunte à l'Angleterre ses compositions et emploie des galets de silex ou de quartz calcinés : il s'agit du cailloutage. Les autres faïenceries continuent de proposer une faïence stan-

nifère à l'émail souvent très épais qui permet de cacher la pâte très rouge ou ocre. Les objets sont alors lourds et empâtés. Ils ne se rapprochent pas, comme les terres de pipe, de la finesse et de l'élégance de la porcelaine.

A la fin du 18^e siècle, la terre de pipe nécessite des connaissances particulières et des sources d'approvisionnement de matières premières qui ne sont que rarement locales. Les gisements des argiles qui demeurent blanches à la cuisson sont rares. Dans l'aire considérée, il existe deux grands ensembles d'extraction d'argile propre à la fabrication de la terre de pipe : l'un se trouve le long du Rhin dans la région de Coblenze ou de Cologne, l'autre se trouve en Belgique, dans la région d'Andenne, où l'argile porte le nom de derle. Dans ces deux régions, la collecte de l'argile se fait dans des mines dont l'exploitation se poursuit parfois jusqu'au milieu du 20^e siècle.

La céramique à l'âge industriel

Au début du 19^e siècle, les centres de faïence fine prospèrent, alors que celles qui maintiennent la faïence traditionnelle de type stannifère connaissent de plus en plus de difficultés. Géographiquement, deux types de régions vont connaître un essor : celles qui sont situées près des gisements de matières premières et celles qui sont situées près des sources de combustibles, dans un premier temps, le bois, dans un deuxième temps, le charbon. Au cours de la première moitié du 19^e siècle, on assiste progressivement à une industrialisation des sites de production de céramique. Les investissements sont importants, les ouvriers sont nombreux et la production se fait dans des quantités importantes qui permettent de baisser les prix de revient. C'est en grande partie grâce à de grandes familles d'industriels et aux investissements qu'elles accordent à leurs activités, que l'industrie céramique se développe. Elles sont souvent liées entre elles par des liens parentaux ou par des intérêts d'affaires.



Faïencerie Cappellemans à Jemappes, milieu 19^e s.
Source : Herten, B. 1995:
La Belgique industrielle en 1850

D'Huart à Longwy, les Keller à Lunéville, les Aubry à Toul, enfin les Dryander à Sarrebruck, puis à Niederviller.

Dans le domaine industriel, au 18^e et au début du 19^e siècles, créer une entreprise ne demande que peu de capitaux : les locaux sont souvent des bâtiments préexistants, dans lesquels on insère l'activité. L'outillage et le matériel de production sont encore limités : il n'y a pas ou peu de machines. Les capitaux sont généralement issus du négoce ; un entrepreneur les regroupe en s'associant avec des amis ou des parents. Les bénéfices sont pour la plus grande partie réinvestis, permettant à l'entreprise de se développer.

Au milieu du 19^e siècle, les choses changent : les capitaux nécessaires pour créer une entreprise compétitive deviennent de plus en plus importants, les infrastructures et le matériel devenant de plus en plus spécifiques et onéreux. Les sommes investies viennent du grand commerce ou d'autres branches de l'industrie. Les chefs d'entreprises se tournent de plus en plus vers les organismes bancaires pour financer leurs infrastructures. Au départ, les manufacturiers utilisent le plus souvent des bâtiments inoccupés : des fermes comme à Audun-le-Tiche, des habitations civiles comme à Sarreguemines et souvent des édifices religieux issus des biens nationaux, comme à Longwy et à Mettlach. Dans la première phase, les établissements ne comptent pas plus de 300 ouvriers environ, on utilise encore essentiellement l'énergie hydraulique, des fours à plan carré ou rectangulaire et le bois comme combustible ; les techniques d'élaboration des faïences fines restent encore expérimentales et relèvent du secret, la décoration en séries utilise des modes simples de reproduction.



En-Tête de lettre de la faïencerie de Sarreguemines, début du 20^e siècle, coll. Musée de Sarreguemines

Photo : © Christian Thévenin

Dans la seconde phase, le nombre des ouvriers s'accroît et l'architecture des établissements se modifie : l'organisation de la production ne se fait plus de manière verticale comme dans les manufactures mais de manière horizontale selon le fil des procédés de fabrication. On procède aussi à une rationalisation de la fabrication : les tâches sont segmentées et simplifiées. Chaque ouvrier exécute un travail bien précis et répétitif dont l'apprentissage se fait rapidement. Le machinisme se développe, permettant un traitement de la matière première en grande masse. Les machines à vapeur apparaissent, ce qui permet aux ateliers de s'éloigner des rivières et de fonctionner hiver comme été. La houille est un combustible de plus en plus utilisé et remplace le bois dans la cuisson, les fours sont ronds et possèdent de multiples alandiers sur le modèle anglais.

Pendant toute cette période, l'Angleterre, en avance sur le continent, sert de modèle. On y a très tôt mis au point des pâtes blanches d'excellente qualité. Wedgwood, dans son usine d'Etruria, est le céramiste le plus réputé de l'époque. Les produits anglais séduisent les clients continentaux par leur blancheur, leur légèreté et la finesse des formes et des décors. Lorsqu'ils ne peuvent découvrir certains secrets de fabrication, les manufacturiers procèdent de manière différente et font venir sur le continent des techniciens anglais qui apportent avec eux leur précieux savoir-faire. L'un d'eux, G. Shaw prodigue ses conseils et communique ses secrets acquis chez Wedgwood à Wouters établi à Andenne en Belgique ; on connaît aussi la présence de John Leigh, graveur, à Wallerfangen, et l'on sait par les archives qu'une communauté anglaise est attestée à Sarreguemines. Les faïenciers ne se contentent pas d'emprunter les formules et savoirs techniques, mais ils copient aussi les formes et les décors : beaucoup de frises peintes anglaises reproduites dans les pattern books, cahiers de modèles, anglais, sont reprises par les manufactures lorraines de Lunéville, de Saint-Clément et de Sarreguemines.



*Lunéville, assiette en faïence fine à décor imprimé, milieu du 19^e s., collection particulière.
Photo : © C. Thévenin*

Les entreprises les plus importantes font disparaître les centres plus petits ou produisant des produits qui n'ont plus la faveur des publics. Le chemin de fer va favoriser l'essor de l'industrie : on peut faire venir plus facilement, à des coûts moins élevés les matières premières, et le charbon. Mais il va permettre aussi d'exporter les produits sur des distances plus grandes, d'agrandir les marchés et de se confronter

à des concurrences nouvelles. La gamme des produits proposés par les industriels de la céramique est très importante. Les objets de la table représentent la plus grande part de ce qui est proposé à la clientèle. Les services de table présentent des décors et des formes très nombreux ; certains services

comportent plusieurs centaines de pièces. Ils sont constitués de plusieurs séries d'assiettes plates ou creuses.

Dans les repas, on a pris l'habitude, dans les milieux aisés, de changer les assiettes à chaque service ou d'adapter leur dimension aux mets. Pour faire face à un nombre de convives variables, on propose des soupières, des légumiers, des saladiers ou des terrines aux capacités variées. Les accessoires de la table deviennent de plus en plus nombreux et s'adaptent à des aliments spécifiques : assiettes à rôti, à asperges, à artichauts... On assiste à une sophistication de l'art de la table jusqu'à la fin du 19^e siècle : dans l'exercice de la vie mondaine, c'est une façon d'exposer son rang social et l'excellence de son goût.



*Manufacture Mathieu Servais, Andenne, assiette à la brindille Chantilly vers 1810, coll. Musée national de Céramique Sèvres
Photo : © Christian Thévenin*

Les manufactures de Tournai en Belgique, Septfontaines au Luxembourg, de Niderviller et de Lunéville ont au 18^e siècle joué le rôle de pionniers dans ce domaine. Au 19^e siècle, ce sont Sarreguemines, Longwy, Mettlach et La Louvière qui se distinguent. Les manufactures proposent aussi des objets de décoration dont le nombre augmente

après 1840-1850 : des vases, des coupes, des garnitures de cheminées, des jardinières, des pendules, de très nombreux bibelots et statuettes qui concourent à l'agrément des intérieurs. Dans la seconde moitié du siècle, la céramique d'architecture permet à ces entreprises de diversifier encore un peu plus leur production. Les revêtements de sol sont fabriqués à Mettlach vers 1852 et à Merzig en 1857. Ils se spécialisent dans le carreau imitant la mosaïque, notamment après la découverte en Sarre de la mosaïque romaine de Nennig. Vers 1880, Sarreguemines et Longwy débutent une production de carrelage mural et offrent la possibilité d'agrémenter les murs des demeures et des commerces de panneaux à sujets animés : paysages, fleurs, ou personnages aux couleurs vives qu'une brillante glaçure recouvre et magnifie.

Les crises du vingtième siècle

Dans la Grande Région SaarLorLux, la Première Guerre mondiale constitue une rupture dans le développement de l'industrie céramique. Durant le conflit, les usines fonctionnent au ralenti : une grande partie des hommes se trouve sur le front. Dans l'entre-deux-guerres, la situation économique devient

difficile pour toutes les usines. Les manufactures sarroises sont peu ou prou rattachées à la France où se situe à présent leur marché. La concurrence de pays méditerranéens se fait également sentir. Les commandes sont moins importantes que par le passé. Beaucoup de grands magasins et de grossistes réduisent leurs achats. La crise de 1929 a des répercussions très fâcheuses. Wallerfangen disparaît en 1932. Longwy connaît une crise importante. Mettlach et Sarreguemines se maintiennent.



*Terrine à ragoût, fin du 18^e siècle, Septfontaines-lès-Luxembourg, coll. Musée Gaumais Virton
Photo : © Eric Hanse*

Une grande partie de la production est constituée de vaisselle d'usage courant réalisée au pochoir et à l'aérographe. Cependant, la création artistique trouve un renouveau au cours de la période Art déco.

La Seconde Guerre mondiale accentue le marasme. L'évacuation et la guerre arrêtent les usines momentanément. Les bombardements endommagent l'outil de production de Sarreguemines. Lorsque la reprise peut se faire, on se heurte à des difficultés d'approvisionnement en combustible.



*Les bâtiments de production de la Manufacture royale Boch, La Louvière 2007, aujourd'hui démolis.
Photo : © Christian Thévenin*

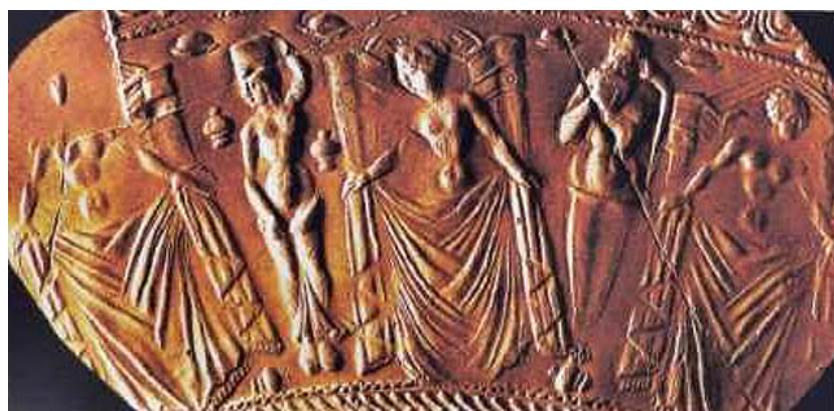
Longwy abandonne la fabrication ordinaire et un groupe restreint assure une production de luxe. Mettlach cesse la production des carreaux muraux. Du côté français, certaines unités ne renouvellent pas leur outil de production après-guerre, par manque de capitaux. Devant les difficultés, les manufactures vendent même leurs musées privés : Longwy en 1975 et Sarreguemines

en 1987. Longwy dépose son bilan en 1976 ; cependant, dans les années 1980, quatre établissements poursuivent la tradition des émaux. Sarreguemines, rachetée par le groupe Lunéville-Saint-Clément, cesse la fabrication de la vaisselle pour se consacrer au carreau de revêtement de sol, mais elle doit fermer en 2007. En Allemagne, Mettlach retrouve un rythme de travail soutenu et conquiert les marchés européens et même américains. Des produits nouveaux lui assurent le succès comme la vitro-porcelaine pour laquelle des décorateurs talentueux créent des motifs et des formes séduisants. A la fin du 20^e siècle, les frontières s'estompent. C'est dans l'espace européen à présent que se joue la destinée de ces faïenceries, nées il y a plus de deux siècles à la frontière nord du département de la Moselle. Les familles qui les ont créées et administrées avaient déjà par leurs liens jeté les prémisses d'une activité transfrontalière et anticipé une forme d'économie européenne.

La production en céramique en Lorraine

Préhistoire

Les courants de peuplement du Néolithique ancien qui occupent le territoire lorrain à partir de 5 300 avant notre ère, sont issus de la vallée du Rhin et parviennent dans la région soit en remontant la Moselle, soit en traversant la région de Rhénanie-Palatinat depuis Worms. La céramique recueillie dans les structures fouillées présente deux aspects : on observe un premier type d'objets constitués par des récipients de stockage souvent de grande taille, réalisés au moyen d'une terre cuite fortement dégraissée avec du sable, la surface en est lissée sommairement. Le second type est constitué de pots à fond arrondi lissés soigneusement et décorés de bandes où les traits et les points se combinent dans un langage complexe. Les périodes qui suivent au Néolithique sont assez comparables à celles des régions périphériques : les cultures de Grosgartach, de Roessen, de Michelsberg, de la céramique cordée, de la céramique campaniforme se succèdent jusqu'au début de l'Age du Bronze. Du néolithique jusqu'au début de l'âge des métaux, la production se consacre exclusivement aux besoins locaux des groupes humains. On peut penser que durant une période très longue, il ne s'agit que d'une activité domestique. Ce n'est que durant les périodes plus récentes de l'âge des métaux que des pratiques artisanales apparaissent.



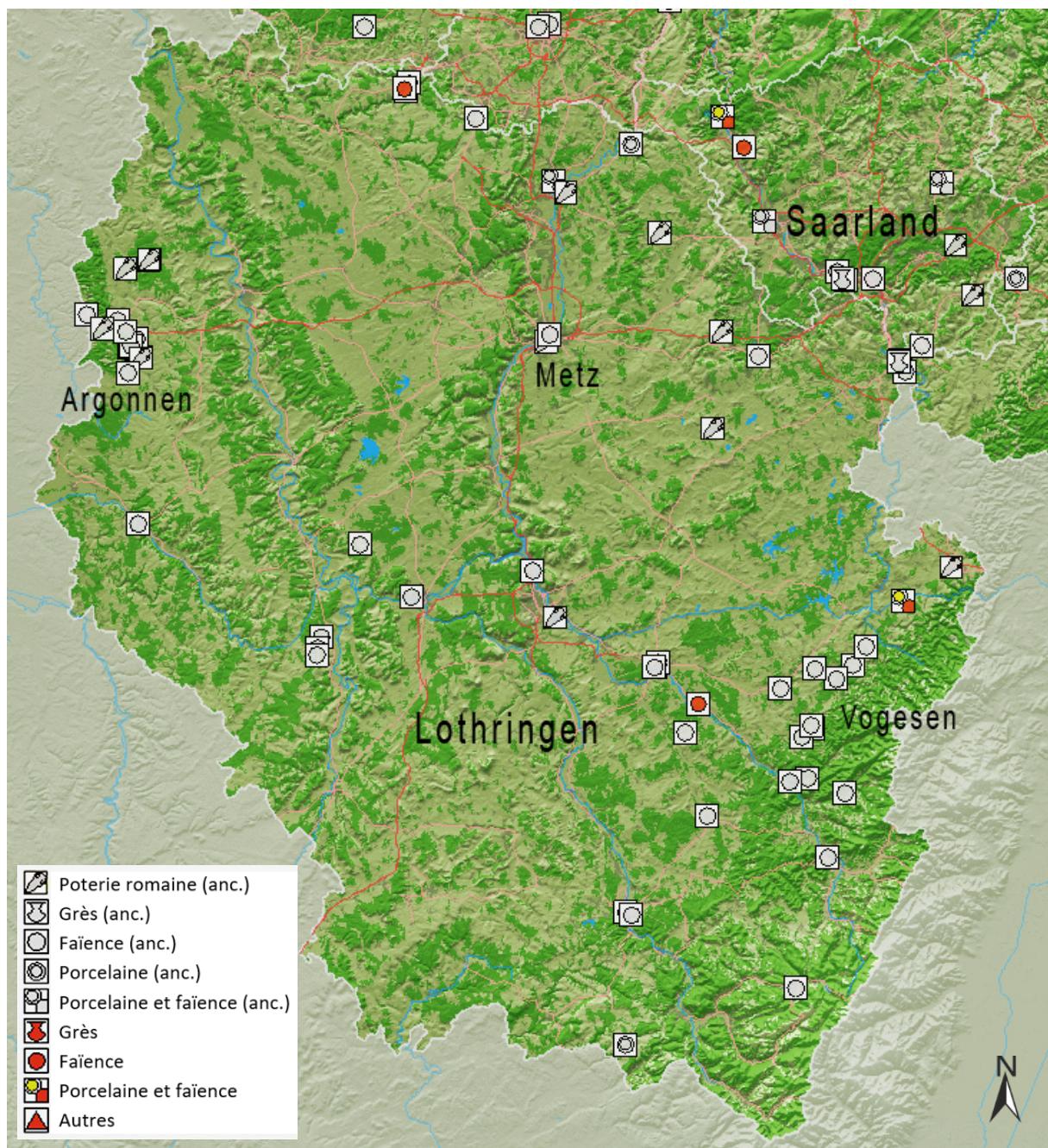
Moulage d'un fragment de vase en terra sigillata de l'atelier de Chémery, début du 2^e siècle. Photo : © Ville de Faulquemont

Période Gallo-romaine

Après la conquête romaine, le territoire de la Lorraine est divisé entre deux cités :

les médiomatriques au Nord et les Leuques au Sud ; au Nord, une frange de territoires appartient aux Trévires et à l'Ouest de la Meuse, une autre est occupée par les Rèmes. Dès le 1^{er} siècle, les traditions gauloises et romaines fusionnent : la céramique évolue et enregistre l'apport de la culture romaine. Des centres de poterie commune sont connus à Metz, Daspich, Boucheporn, Bliesbruck. A Metz, une stèle dédiée au potier Casatus a été découverte par ses fils. Une nouvelle céramique apparaît : la terre cuite sigillée. L'Est de la Gaule constitue une zone d'attraction et on assiste dès le 1^{er} siècle à un déplacement des potiers de la Gaule centrale et méridionale ; une nécessité fondamentale les guide : se

rapprocher à la fois de la clientèle régionale qui s'élargit au cours du temps, mais aussi de celle des garnisons rhénanes après la création du limes.

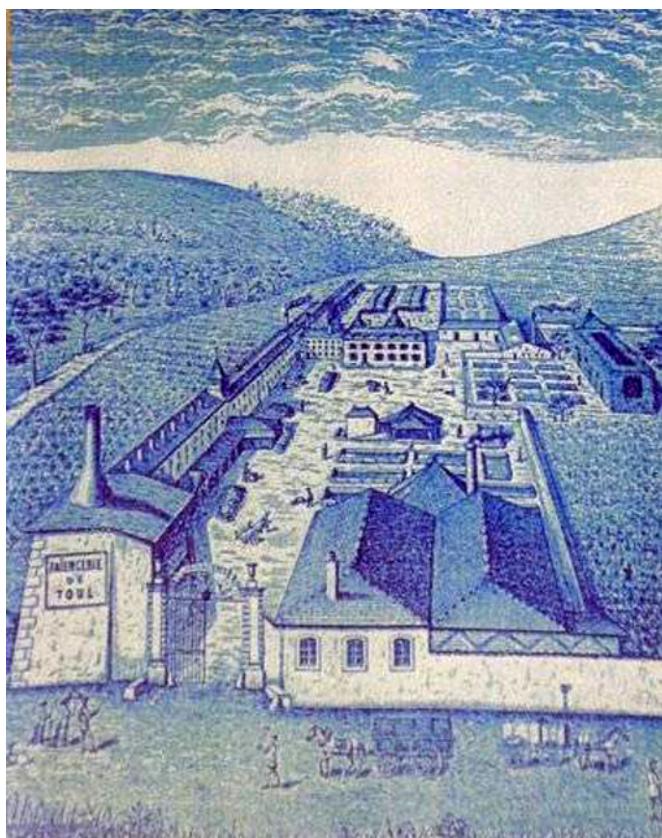


Producteurs de céramique actifs et anciens en Lorraine et en Sarre. Source : GR-Atlas

Le réseau routier joue un rôle important dans l'installation. Les ouvertures d'officines ont été nombreuses dans la région lorraine : Bouchepron vers 40, Chémery vers 90, Eincheville vers 90, Haute Yutz vers 130, Mittelbronn vers 150, à Metz vers 150-160. Au 2^e et 3^e siècles, le massif de l'Argonne connaît une concentration importante d'ateliers sur une vingtaine de kilomètres environ. Ils sont installés soit à la lisière de forêt soit dans les clairières près des ruisseaux ; les ateliers ont des réserves importantes de bois de feuillus. Les implantations sont rurales et souvent isolées, seul l'atelier de Lavoye semble appartenir à une agglomération secondaire. Elles utilisent les matières premières locales, des argiles d'un gris-bleuâtre de l'étage géologique dénommé l'Albien. Des officines de tuiliers ont été relevées dans les communes de Liffol le Grand (Vosges), Mittelbronn et Yutz (Moselle).

La période médiévale

Régionalement, on ne connaît pas de grands centres de production comme en Rhénanie. Mais on connaît surtout la céramique d'usage grâce aux fouilles urbaines comme celles de Metz ou celles des châteaux forts. Cependant, quelques centres de production ont été observés. Lors de la fouille d'un habitat rural à Grosbliederstroff près de Sarreguemines en 1998, un four du 11^e siècle a été mis en évidence : il comportait beaucoup de tessons, parfois partiellement cuits qui appartiennent à des pots fermés, de forme globulaire. A Metz, plusieurs emplacements révèlent la présence d'ateliers. Dans le quartier du Pontiffroy, lors des travaux de construction de la salle de réunion souterraine du Conseil de Région, on a découvert les vestiges d'un four de potier en 1987. Le comblement du four comprenait un grand nombre de tessons. Ils permettent de dater ce four de la fin du 13^e et du début du 14^e siècle. Il existe à l'époque deux types de pâtes, l'une est calcaire et sert à fabriquer de grandes cruches globulaires, des pots et des terrines. L'autre pâte est plutôt sableuse, elle a permis la fabrication de céramiques domestiques (pichets, tripodes, pots, coupelles), de la céramique de poêle et des lampes à huiles. La place de Chambre a livré des moules de carreaux de poêles et de biscuits datant de la période du 14^e au 16^e siècle.



Faiencerie Belle-vue à Toul, plaque en émail, 19^e siècle

Source : Emmanuel Pierrez: Histoire de la faïencerie de Toul, archeographe.net

A Sarrebourg, plusieurs lieux présentent des traces de fabrication de céramique du Moyen Âge. Dans l'îlot de la Paix, un dépotoir contenait des tessons de rebus de cuissous. Les pots sont globuleux et réalisés dans une pâte siliceuse. Avenue du Général de Gaulle, deux fouilles (l'une en 1913 et l'autre en 1960) ont mis en évidence des fosses, dépotoirs de ratés de cuisson de pots globuleux, cruches, gourdes, pots tripodes. Cet ensemble a été daté du 14^e siècle. La découverte majeure est celle de statuettes et de plaques moulées décorées de scènes religieuses d'une grande qualité esthétique.

Place Goethe, à Sarreguemines, un puits a été comblé par des ratés de cuisson provenant certainement d'un atelier proche. Il s'agit de céramiques grises cannelées, assez dures, fortement cuites. Les pots de cuisine sont les plus nombreux avec les vases de stockage. A Rémelfing, des rebus de cuisson ont été dégagés lors de travaux d'aménagement dans l'Auberge dite du Cheval blanc. Ils appartiennent à des céramiques grises très dures. Ainsi, les archéologues médiévistes ont observé que la céramique grise à pâte très cuite est localisée dans l'Est du département de la Moselle depuis le 11-12^e siècle (Grosbliederstroff) jusqu'au début du 16^e siècle (Sarreguemines) ; cette zone correspond à l'extension occidentale de cette céramique dont le centre de l'aire de diffusion se trouve en Alsace.



Faïencerie d'Audun, 1910,
signée Poncin, Mairie d'Au-
dun-le-tiche

Photo : © Eric Hanse

L'époque moderne

Cette période est caractérisée par l'existence de petits centres de potiers fabriquant de la céramique utilitaire. Des villages se spécialisent dans la fabrication de terres cuites, et de terres

cuites glaçurées comme à Favières dans le département de la Meurthe-et-Moselle ; ces potiers sont souvent également des artisans ruraux pratiquant aussi la culture et l'élevage. Les premiers faïenciers de Lorraine, au 16^e et au début du 17^e siècle, sont cités parfois au détour des archives ; ainsi à Nancy, en 1521, le Receveur général du duc de Lorraine paie 96 francs à maître Jacques pour huit écussons de terre cuite émaillée de diverses couleurs pour le jardin du palais ducal. Jean Humbert, potier en terre d'Epinal exécute un poêle à huit pans « émaillés de blanc d'azur » pour « Madame et Monseigneur de Vaudemont ».

Mais les véritables établissements apparaissent au début du 18^e siècle. Une faïencerie est fondée à Metz vers 1702-1705, Waly ouvre en 1708, Champigneulles en 1712, Badonviller en 1724, Lunéville en 1730, La Grange près de Manom en 1733, Niderviller en 1735, Les Islettes en 1735, Rémelfing en 1743, Saint Clément en 1757, enfin Epinal en 1759. Les massifs forestiers constituent les lieux d'implantation privilégiés des faïenceries car les manufacturiers utilisent de grandes quantités de bois pour alimenter leurs fours. L'Argonne fut depuis l'époque gallo-romaine une région de production de verre et de céramique.

Le piémont des Vosges voit se développer des manufactures qui profitent des réserves de bois de chauffage provenant des grandes forêts qui couvrent les flancs de la montagne. Les rivières qui descendent du massif vosgien comme la Sarre, la Meurthe, la Moselle et leurs affluents portent des trains de flottage de bois. Ce commerce est important et disparaît à la fin du 19^e siècle lorsque se généralise le chemin de fer. La commune de Raon-l'étape était ainsi spécialisée au 18^e et 19^e siècle dans cette activité qui faisait vivre de nombreuses familles.

La plupart de ces manufactures produisent à la fois de la faïence stannifère à décor de grand feu mais aussi de la faïence brune, appelée encore « cul noir ». Les premiers décors sont souvent des copies des motifs que Rouen avait diffusés dans le premier tiers du 18^e siècle : des lambrequins, des galons ou des ferronneries, exécutés principalement au bleu de cobalt. Les fleurs sont également très prisées. Dans la seconde moitié du 18^e siècle, on adopte les techniques du petit feu qui permettent des peintures aux nuances plus fines : Niderviller, Saint Clément, Lunéville produisent alors des objets de grande valeur artistique. Les sujets sont variés : oiseaux, fleurs au naturel et fleurs cernées, paysages, idylles champêtres, trompe-l'œil imitant le bois.

La porcelaine

Le premier établissement qui fabrique de la porcelaine dure en Lorraine est celui de Niderviller. En 1759, Beyerlé, propriétaire de l'établissement fait venir François-Antoine Anstett de la manufacture de Strasbourg. Il a pour projet d'implanter à Niderviller une fabrication de porcelaine. Aussitôt nommé, Anstett engage des porcelainiers : en 1759, Joseph Seeger, de Vienne en Autriche, qui apporte le secret de la porcelaine, le sculpteur Philippe Arnold de Frankenthal, et Frédéric-Adolph Tiépou, peintre originaire de Saxe. Afin d'écouler la marchandise de la manufacture, Anstett ouvre un magasin à Strasbourg, en 1764, et peut ainsi diffuser la production par la vallée du Rhin. Mais la fabrication de la porcelaine est réglementée dans le royaume de France. Depuis 1745, un monopole en réserve la fabrication à la manufacture de Vincennes puis à partir de 1759, à celle de Sèvres.



Terrine de Niderviller, paysage en camaïeu rose
Source : cc Ji-Elle

Le décret royal qui instaure le monopole est souvent rappelé : il interdit aux autres fabricants d'appliquer des fonds de couleur et des dorures sur ce type de céramique; Niderviller n'obtient pas de dérogation lorsque Beyerlé en fait la demande en 1768. Mais la fabrication se poursuit lorsque le comte de Custine rachète Niderviller en 1770. L'entreprise ne cesse qu'en 1831 lorsque Dryander qui l'achète décide d'en arrêter la production, jugée trop coûteuse.

La complexité des frontières et régimes douaniers

La Lorraine présente au 18^e siècle un complexe découpage politique : deux types de territoires co-existent : le duché de Lorraine et les évêchés, Metz, Toul, et Verdun qui relèvent du royaume de France. Ces territoires sont morcelés et enchevêtrés. Une taxe dite « foraine » affecte les échanges entre évêchés et duchés ; en plus, toutes les terres de l'Est de la France sont séparées des autres provinces françaises par une barrière douanière dissuasive. Cette situation complexe ne favorise pas le commerce et par là, le développement des manufactures dont les débouchés restent limités. Au Nord, le Luxembourg protège sa manufacture de Septfontaines en s'opposant au transit des faïences lorraines vers la Hollande : le péage impérial de Remich sur la Moselle bloque les exportations. Ce n'est que le 5 novembre 1790, que la Constituante réalise les réformes tant souhaitées par les Lorrains : les barrières intérieures sont supprimées.



Faïencerie Niderviller vers 1900. Source : Commune de Niderviller

Les premières faïences fines

C'est autour de la manufacture de Lunéville que se développe un produit nouveau, la terre de pipe. C'est Chambrette qui effectue le premier des recherches ; il utilise des terres qui viennent du Westerwald souvent nommées terre de Cologne car la commercialisa-

tion est faite par des marchands de cette ville, ou encore terre de Vallendar du nom d'une ville au bord du Rhin d'où partent les acheminements. Dans les manufactures de la famille Chambrette, la recette de fabrication est diffusée, on l'utilise à Saint Clément, Rambervillers, Epinal. Mais aussi dans des établissements où apparaissent des ouvriers ayant oeuvré dans les manufactures fabriquant déjà de la terre de pipe. C'est le cas par exemple de Pierre Valette dont la présence est attestée dans les manu-

factures de Lunéville, Saint Clément, La Grange, Audun-le-Tiche. Longwy et Sarreguemines ont elles très tôt adopté des techniques anglaises.

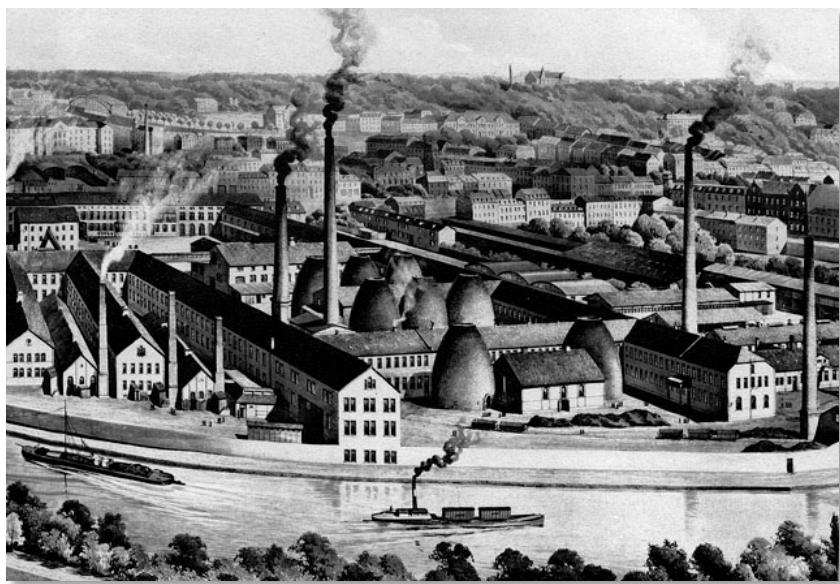
L'industrialisation de la céramique concerne surtout la faïence fine et moins la faïence traditionnelle. Les manufactures de faïence fine suivent l'évolution des faïenceries anglaises non seulement par l'adoption de nouveaux produits céramiques mais aussi par l'organisation de sa production selon des procédés nouveaux. Cela est possible par la concentration de capitaux et leur réinvestissement dans l'outil de production.



Confiturier en grès début du 19^e siècle, Faïencerie Utzschneider et Cie à Sarreguemines, coll.

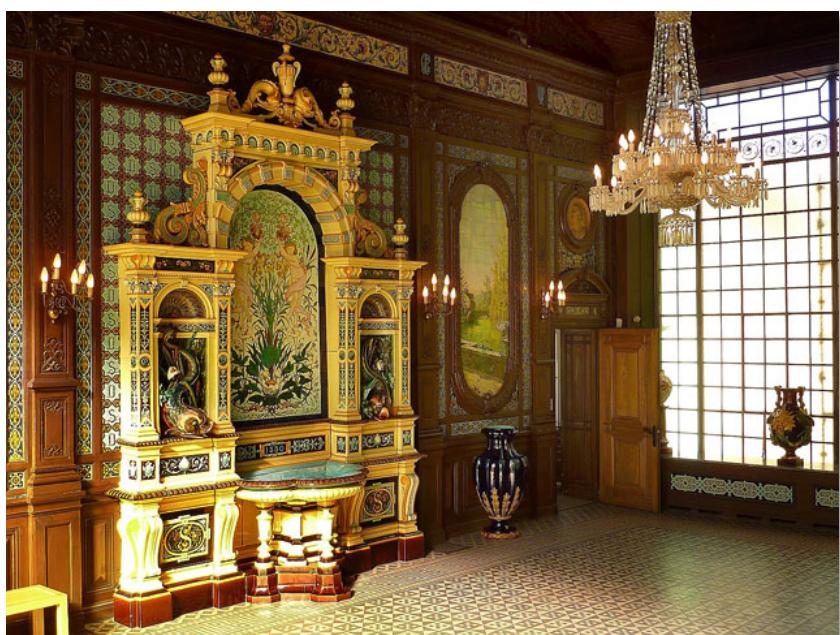
Musée de Sarreguemines

Photo : © Christian Thévenin



Faïencerie Utzschneider et Cie, Sarreguemines, vers 1900, coll. Musée de Sarreguemines

Les familles Villeroy et Boch, dont les installations sont situées en Sarre, décident en 1838 d'investir massivement dans la manufacture Utzschneider dans le département de la Moselle. Les capitaux investis permettent dans de nombreuses usines d'appliquer les techniques de fabrication anglaise : on utilise les voies navigables, on opte pour la houille et pour les fours anglais. Très tôt, on souhaite être relié au réseau de chemin de fer. On optimise et rationalise les procédés. Le travail est spécialisé et segmenté : de nombreux métiers particuliers apparaissent dans les entreprises. Pour rentabiliser la production, on produit en grande quantité le même modèle avec des techniques nouvelles : les décors sont effectués par impression dès 1829 à Sarreguemines. Pour abriter les nombreux postes de travail, on étend la surface des ateliers qui abritent des centaines de personnes. En aval, des commerciaux et des représentants sont chargés de diffuser la marchandise afin d'éviter la mévente, la surproduction et l'engorgement des stocks. Lunéville, Longwy, Sarreguemines, Niderviller, et Saint Clément suivent cette voie d'expansion.



Jardin d'hiver de Paul de Geiger, propriétaire de la Faïencerie de Sarreguemines, 1880/82. Photo : © Christian Thévenin

Les petites manufactures rurales qui maintiennent des fabrications traditionnelles connaissent des difficultés, ainsi leur marché se restreint de façon considérable. Les habitants des campagnes qui étaient très attachés à ce type de céramique portent, dans la seconde moitié du 19^e siècle, leur choix vers la faïence fine. Les grandes manufactures transfèrent les décors floraux des faïences stannifères sur la faïence fine : elles leur donnent l'appellation Décors réverbère, ce qui révèle leur filiation. Les décors sont réalisés en séries dans de grands ateliers comme à Sarreguemines, Lunéville, Niderviller ou Longwy. Ces productions souvent de grande qualité achèvent de restreindre les marchés des manufactures qui continuent de fabriquer de la faïence stannifère

conde moitié du 19^e siècle, leur choix vers la faïence fine. Les grandes manufactures transfèrent les décors floraux des faïences stannifères sur la faïence fine : elles leur donnent l'appellation Décors réverbère, ce qui révèle leur filiation. Les décors sont réalisés en séries dans de grands ateliers comme à Sarreguemines, Lunéville, Niderviller ou Longwy. Ces productions souvent de grande qualité achèvent de restreindre les marchés des manufactures qui continuent de fabriquer de la faïence stannifère

dont la qualité décline parfois. Les faïenceries de l'Argonne disparaissent petit à petit. En 1871, les manufactures de Sarreguemines et de Niderviller appartenant aux territoires d'Alsace-Moselle sont annexées et sont séparées pour plus de 40 ans du marché français. Cette situation permet une embellie pour les faïenceries de Saint Clément, Longwy et Lunéville. Sarreguemines, pour conserver une partie du marché français, crée deux succursales, l'une à Digoin en 1878, et l'autre à Vitry-le-François, vers 1900.



Statue en majolique Laurent II de Médicis fin 19^e siècle, Faïencerie Utzschneider et Cie à Sarreguemines, coll. Musée de Sarreguemines
Photo : © Christian Thévenin

Les crises du 20^e siècle

La plupart des faïenceries ferment ou fonctionnent au ralenti durant la Première Guerre mondiale. Certaines entreprises se trouvent sur la ligne de front. La faïencerie de Badonviller est détruite à 75 %, celle de Lunéville est également fortement bombardée. Après la guerre, les établissements se reconstruisent mais en raison des destructions des infrastructures (routes, voies ferrées, voies navigables) le rétablissement est lent et laborieux. Cependant, vers 1925, la production est à nouveau à son niveau d'avant-guerre, la demande est forte dans cette période de reconstruction. A l'exposition des Arts décoratifs de Paris en 1925, les créations de Longwy, Lunéville, Badonviller et Sarreguemines sont récompensées.

L'embellie est de courte durée : la crise financière et économique de 1929 restreint la demande d'une manière brutale. La surproduction touche la plupart des établissements. Toul ferme en 1939. La Seconde Guerre mondiale constitue un nouveau frein au développement : les établissements ferment pendant des mois.

Sarreguemines change de propriétaire, elle est gérée par Villeroy et Boch de 1942 à 1945. La reprise est à nouveau très difficile ; les manufactures ont beaucoup de mal à faire face à la concurrence internationale : italienne, espagnole et plus tard celle issue de l'Extrême-Orient. La grande faïencerie de Longwy ferme en 1977, celle de Lunéville en 1981 et celle de Sarreguemines en 2007. En 2012, seule Saint Clément parmi les grandes entreprises du 19^e siècle poursuit la production.

La production en céramique au Grand-Duché du Luxembourg

Comme pour les régions limitrophes, l'histoire de la Céramique sur le territoire du Grand-duché de Luxembourg commence au néolithique ancien, ainsi que le montrent les fouilles archéologiques et au moment où s'installent les populations de la culture dite rubanée et celle connue sous le nom de La Hoguette. Pendant des millénaires, les besoins en céramique sont satisfaits localement par une longue tradition de potiers. A l'époque romaine, le commerce propre à l'Empire permet de fournir le marché local à partir des officines de différentes parties de la Gaule. De ce fait, on ne fabrique que des céramiques communes.



Septfontaines, vue photographique des installations fin du 19^e siècle, Zentralarchiv Villeroy & Boch, Merzig

qu'on doit, pour le Luxembourg, ce passage au stade industriel. Pierre-Joseph Boch qui possédait une faïencerie à Audun-le-Tiche décide en 1767 de s'installer à Septfontaines, près de la ville de Luxembourg. L'industriel y produit de la faïence et de la terre de pipe émaillées décorées de motifs bleus qui connaissent un grand succès : la brindille Chantilly devient ce décor connu depuis sous le nom Vieux Luxembourg. Mais on propose aussi des décors riches, des motifs polychromes figurant des fleurs au

Comme ailleurs en Europe, au Moyen Age, des villages se spécialisent dans le travail de l'argile. Mais ce n'est qu'au 18^e et 19^e siècle que la céramique atteint une dimension internationale et industrielle. C'est à la famille d'industriels Boch

naturel comme dans les grandes manufactures de faïence et de porcelaine de l'époque. La production est constituée de vaisselle de table de très bonne qualité dont le commerce se fait vers les Pays-Bas, la Belgique et la France. L'Impératrice Marie-Thérèse accorde à la faïencerie le titre de « Manufacture Impériale et Royale ».



Cachet d'usine de la Faïencerie d'Eich. Photo : © Christian Thévenin

La Révolution française marque un temps d'arrêt à ce développement. En 1794, lors de l'invasion du Luxembourg par les troupes françaises, l'usine de Septfontaines est entièrement détruite et Pierre Joseph Boch doit, dans les années qui suivent, la reconstruire en empruntant les sommes nécessaires. La manufacture de Septfontaines et son succès économique représentent à la fois un modèle à suivre pour d'autres entrepreneurs mais aussi un frein : il est difficile pour des petites entreprises de se développer à l'ombre de Septfontaines qui possède des priviléges importants, un marché bien établi, un savoir-faire et des capitaux importants. Ces avantages étaient difficiles à surmonter. Au début du 19^e siècle, des tentatives de créations de faïenceries échouent. Ainsi à Grevenmacher, un établissement créé par Jean Nicolas Brahy ne connaît qu'une existence éphémère. D'autres usines connaîtront des difficultés constantes à s'insérer dans le marché de la céramique.



*Assiette de la faïencerie
Dondelinger à Echternach,
coll. Musée de Virton
Photo : © Christian Thévenin*

La faïencerie d'Echternach, fondée en 1797 par Jean Henri Dondelinger, est exploitée non sans difficulté jusque dans les années 1870 par ses héritiers et l'industriel Charles Lamort. A Eich, l'entreprise créée en 1830 par les membres de la famille Pescatore, ne produit que pendant une dizaine d'années. Quelques années après la fin de son activité, les bâtiments accueillent des installations

sidérurgiques jugées financièrement plus rentables. En 1837, une société d'investissement est créée à Bruxelles avec un capital de 5 000 000 de francs. Elle porte le nom de Société d'Industrie luxembourgeoise et elle met en place divers projets au moyen de sociétés en commandite dont les deux tiers du capital sont détenus par la Société d'Industrie.

Dans la perspective des projets de création d'une société concernant la production de faïence, dans un premier temps, elle rachète la faïencerie de Mühlenbach à Eich et la faïencerie Muller à Echternach. Jean-François Boch voit avec inquiétude cette évolution se dessiner sur le territoire luxembourgeois. Il fait comprendre aux investisseurs qu'introduire une concurrence nouvelle dans l'espace luxembourgeois pourrait être nocive aux différentes parties, alors qu'une union créerait un organisme économiquement plus fort et plus conséquent. Il est entendu et la faïencerie de Septfontaines entre dans le projet de la société d'industrie. Jean François est nommé Directeur général de la Société Jean-François Boch et Cie qui gère le développement des trois faïenceries luxembourgeoises.



Assiette peinte de la faïencerie d'Eich, coll. Christian Leclerc, Émaux d'art de Longwy
Photo : © Christian Thévenin

Mais la politique internationale allait contrarier ces projets : en 1839, le Luxembourg intégré depuis 1830 à la Belgique, revient dans le giron des Pays Bas, et rejoint quelque temps plus tard l'Union douanière allemande. Cet événement a des conséquences économiques importantes : le Luxembourg est séparé de son marché belge et les investisseurs belges quittent le Grand-duché.

La Société Industrielle du Luxembourg se désengage et Jean-François Boch se voit obliger de revendre Eich et Echternach, mais il maintient son projet de s'ouvrir au marché belge en implantant une manufacture qu'il confie à l'un de ses fils. De 1851 à 1855, il associe Septfontaines à la Société Boch frères qui possède la faïencerie de la Louvière et la manufacture de Tournai.



Fabrique Utzschneider & Jaunez à Wasserbillig.
Source : carte postale historique

Au cours du 19^e siècle, la production des manufactures luxembourgeoises connaît des innovations nombreuses : la houille devient le combustible le plus économique utilisé pour la cuisson de la céramique, la machine à vapeur remplace

petit à petit la force hydraulique. Pour produire à des coûts les plus bas, on s'oriente vers des procédés permettant de fabriquer des objets en séries. Dans cette orientation, on introduit la technique de l'impression, utilisée dès 1823 à Septfontaines, mais également à Eich dans les années 1830. Une autre branche de l'industrie céramique s'installe dans le Grand-duché : celle du carreau de grès. Avec le

développement des villes, la construction d'usines, de gares, de casernes, de bâtiments publics de toutes natures, la demande en carreaux de revêtement de sol solides s'étend.



Site de production abandonné de Septfontaines au Rollingergrund (ville de Luxembourg) en 2012
Photo : © GR-Atlas

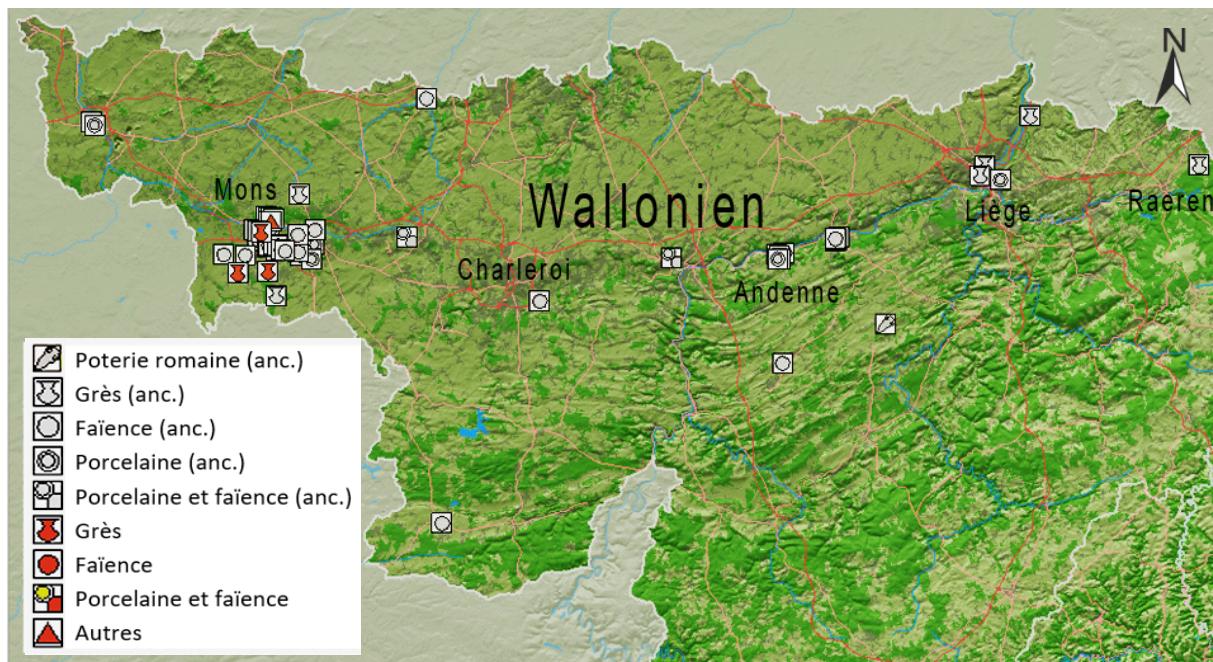
La société Utzschneider et Edouard Jaunez achètent en 1873, une poterie dirigée par Philippe Lamberty. Charles Utzschneider et Edouard Jaunez sont des actionnaires de la manufacture de Sarreguemines ; leurs familles sont associées de longue date avec les familles Villeroy et Boch dans différentes entreprises. Après la guerre de 1914-1918, la société Utzschneider et Edouard Jaunez se transforme en société anonyme sous la raison sociale Cerabati, « Compagnie générale de produits céramiques », dont Wasserbillig reste une des unités de production. L'usine produit jusqu'à la fin du 19^e siècle. Elle ferme en 1980.

Dans le domaine du travail de la terre cuite, des petits établissements connaissent un certain succès. C'est le cas de l'entreprise Nicolas Schneider, fondée en 1870, située à Nospelt dans le canton de Copellen, qui fabriquait des tuiles mais aussi des récipients en terre cuite glaçurée de couleur rouge. La poterie Hippolyte Génin à Echternach produit des poteries résistantes au feu. L'entreprise des frères Selm, également à Echternach fournit sur le marché des articles de ménage mais aussi de la poterie horticole de qualité, elle ne cessera son activité qu'en 1971. Au début du 21^e siècle, les restructurations du groupe Villeroy & Boch imposent la fermeture en 2010 de Septfontaines, la fabrique de céramique la plus prestigieuse du Grand-duché de Luxembourg.

La production en céramique en Wallonie

Préhistoire

Les premiers groupes de peuplement néolithique de Wallonie sont issus du Danube. Ils sont porteurs d'une céramique dite rubanée en raison des rubans incisés qui ornent les vases, ils s'installent sur la bande limoneuse de Moyenne Belgique, à l'est de la Wallonie, dans la Hesbaye entre le Geer et la Meuse (sites de Darion, Hollogne, Holey, Liège, Omal). Dans le Hainaut occidental se trouve un second centre de peuplement dans le bassin de la Dendre (sites d'Aubachies, Irchonwelz et Blicquy). La culture qui correspond à cette céramique rubanée a été dénommée en Belgique l'Omalien, du site éponyme d'Omal. Dans les fosses de l'Omalien belge, on découvre en intrusion des tessons d'une autre céramique appartenant à une culture dite du Limbourg, elle présente des caractéristiques différentes et comporte un dégraissant fait d'os. On ne connaît que peu de choses de cette seconde culture, sa pratique de la céramique pourrait selon certains spécialistes être antérieure à l'arrivée des Omaliens.



Producteurs de céramique actifs et anciens en Wallonie. Source : GR-Atlas

A Oleye, près de Waremme, dans une fouille, les archéologues ont découvert une structure qu'ils interprètent comme un lieu de production de poterie. Mise au jour, une fosse révéla le contenu suivant : une couche de rejets composée de paquets d'argile alluvionnaire présente soit dans des bouteilles de céramique, soit en paquets prêts à être utilisés. On y note en plus la présence d'amas de chamotte agglomérée. Après les cultures rubanées, la Wallonie connaît la succession de cultures identiques à celles des régions périphériques : Michelsberg, céramiques cordées, céramiques campaniformes, puis passage aux âges des métaux. Toutes ces périodes poursuivent la fabrication de la poterie avec dans les grandes lignes les mêmes technologies. La production est essentiellement à destination locale ou régionale.

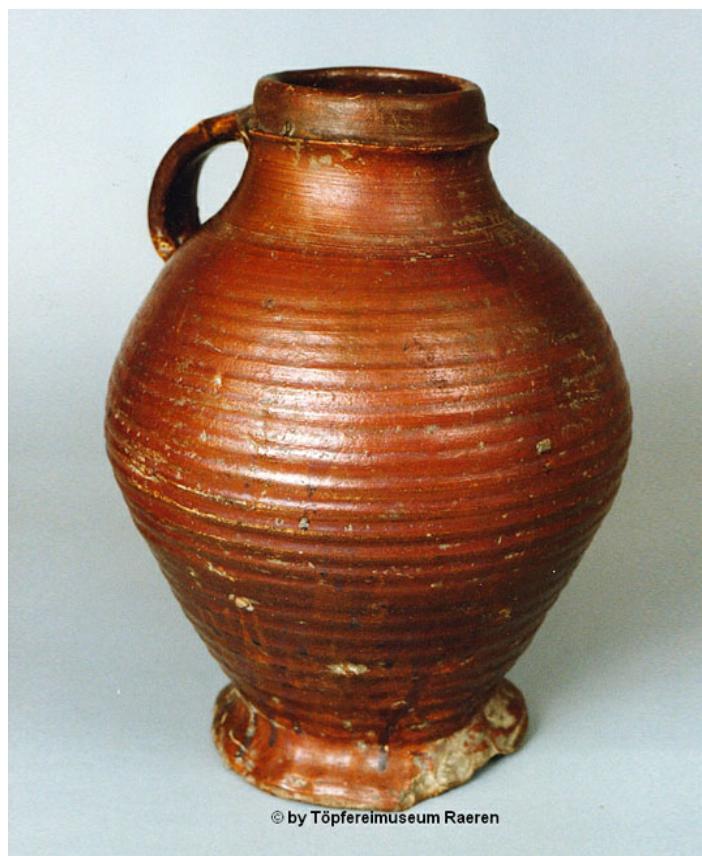
La période gallo-romaine

Durant la période gallo-romaine, la Wallonie connaît un très grand nombre d'ateliers dans les bassins de l'Escaut et de la Meuse. Ces officines réalisent des objets utilitaires dans une gamme qui s'étend de

la vaisselle fine pour le service de la table jusqu'à la céramique commune. Dans les fouilles des sites d'habitat, on observe que la plus grande partie de la céramique utilisée vient d'ateliers à rayonnement régional, la part de production d'importation est faible et concerne la sigillée, la céramique fine, et les amphores. Les ateliers sont généralement situés sur la périphérie d'agglomérations non loin des voies routières. Ils regroupent plusieurs artisans et plusieurs fours : une quinzaine à Braive, une dizaine à Howardries, six à Blicquy. Le four de potier de Petit-Enghien est de grande dimension, il devait appartenir à un grand domaine agricole pour cuire des dolia.

La période médiévale

Dans la vallée de la Meuse, nombreuses sont les découvertes d'ateliers de la période médiévale. A la période mérovingienne, on fabrique des poteries à motifs imprimés dans la pâte avec une molette comme celle découverte à Sclayn qui imite au 5^e siècle la sigillée romaine. Les motifs sont chrétiens : poissons, colombes, croix. Les formes sont généralement biconiques et réalisées dans une pâte grisâtre. L'atelier de potiers situés à Huy est un bon exemple de centre de production en marge d'agglomérations secondaires. On y a identifié neuf fours, de dimension variable de 0,60 m à 1 m 20 de diamètre. Ils sont circulaires, avec une chambre de chauffe, une sole et un laboratoire hémi-sphérique comme ceux de l'époque gallo-romaine. La production s'échelonne du 6^e au 8^e siècle. Les productions les plus anciennes présentent des formes de récipients héritées du Bas-Empire. Les plus récents de ces récipients tendent vers des formes à bases arrondies et annoncent déjà les formes carolingiennes.



*Cruche avec rainures et pied festonné, grès de Raeren avec glaçure salifère, fin du 15^e s., fouillé à Raeren
Photo : © Töpfereimuseum Raeren*

Des ateliers de céramique datés du milieu du Moyen Âge ont été découverts à Andenne - Andenelle, Haillot, Wierde et Mozet formant ainsi un petit groupe mosan de sites. La forme des fours évolue afin de pouvoir atteindre des températures de plus en plus élevées, on construit non plus des fours droits à chambres superposées mais des fours dits couchés ou horizontaux. A Andenelle, c'est un four couché du 11^e siècle qui a été mis au jour alors qu'à Mozet, ce sont trois fours à tirage vertical qui ont été observés. Les formes à fonds convexes qui s'étaient imposées à l'ère carolingienne sont remplacées petit à petit à partir du 12^e siècle, puis à partir du 14^e siècle, les fonds sont munis de pieds, le plus souvent au nombre de trois. Dans la partie supérieure de leur flanc, on place une ou deux anses. Les formes destinées à des fonctions nouvelles se diversifient : pots, cruches, mortiers, bouteilles, lèche-frites, jattes.



„Bartmannskrug“ (cruche au homme barbu), grès de Raeren avec glaçure salifère, milieu du 16^e s., fouillé à Raeren. Photo : © Töpfereimuseum Raeren

La céramique belge de la Renaissance et des temps modernes

A l'époque de la Renaissance, dans le Limbourg belge à Raeren, une activité de fabrication se distingue par sa qualité et ses caractères esthétiques. La ville est connue depuis le 15^e siècle comme un centre de potiers. Elle appartient à l'aire culturelle des potiers de la région rhénane. Aux 16^e et 17^e siècles, il y a près de 50 fours qui produisent des grès dans un rayon de douze kilomètres autour de Raeren. Les objets tournés sont engobés puis cuits et glaçurés au sel. Le céramiste le plus connu est Jan Emens Mennecken (Mennicken), actif à Raeren entre 1568 et 1594. Ses productions sont remarquablement décorées par des motifs et des scènes en relief. A l'origine, il produit des grès brun-clair

puis vers 1580, il est l'un des premiers à employer la couleur bleue au cobalt, caractéristique qui passera ensuite aux nombreux sites du Westerwald. Les pichets produits à Raeren portent souvent des scènes bibliques ou mythologiques en bas-relief faisant le tour de l'objet. On y fabrique comme en

Rhénanie une bouteille à col cylindrique sur laquelle on applique le visage d'un personnage barbu. Cet objet est connu sous le nom de «Bartmannskrug».



Portrait de François Peterinck, coll. musée d'Histoire et des Arts décoratifs de Tournai. Photo : © Eric Hanse

La faïence et la porcelaine au 18^e siècle

La faïence stannifère s'est peu développée en Wallonie, quelques sites attestent cependant son existence comme celui de Chimay qui est fondé en 1744. On cite aussi une faïencerie dans les archives de la ville de Tournai en 1670 et une

autre en 1750 lorsque Carpentier obtient l'autorisation d'ouvrir un établissement qui sera exploité l'année suivante par Peterinck qui décide de produire de la porcelaine et abandonne la faïence. Il engage les deux frères Dubois, Robert et Gilles, qui ont travaillé précédemment dans la manufacture de porcelaine tendre de Chantilly et de Vincennes. Ils apportent avec eux les secrets de fabrication de ce type de porcelaine.

Ce sont eux qui fabriquent le lustre en porcelaine que Peterinck présente à Charles de Lorraine pour obtenir un monopole de fabrication, la manufacture prospère vite. En 1798, Peterinck vend son entreprise à sa fille Amélie, qui a épousé un avocat Jean Maximilien de Bettignies. Charles, le fils de Peterinck, exclu de la manufacture par la décision de son père, décide de fonder sa propre porcelainerie.

De la terre de pipe à la faïence fine

Au milieu du 18^e siècle, plusieurs régions en Europe fabriquent des céramiques à pâte blanche glaçurée. En Angleterre, un certain nombre de sites du Staffordshire mettent au point des produits à pâte blanche qui vont séduire la clientèle du continent. En France, Paris, avec la manufacture de Pont-aux-Choux, la Lorraine avec Lunéville et Saint Clément proposent eux aussi ces nouvelles céramiques.

Petit à petit les secrets de fabrication, les essais de praticiens ingénieux conduisent à une diffusion des faïenceries qui en proposent. Le succès de Septfontaines au Luxembourg à partir de 1766 va être un modèle pour les entrepreneurs. Un grand nombre d'établissements tentent l'aventure avec plus ou moins de succès : à Liège en 1772, Attert en 1780, Namur en 1775, Arlon en 1781, Andenne à partir de 1785, puis à Nimy en 1785. Dans ces faïenceries, on reprend les motifs qui ont fait le succès de Luxembourg : le trèfle, la brindille Chantilly, les tulipes et l'hibiscus. Ils sont reproduits au bleu de cobalt et créent de fait une communauté stylistique et esthétique en Wallonie. Parmi tous ces sites de fabrication, se distingue la ville d'Andenne qui compte dans la première moitié du 19^e siècle de nombreuses petites entreprises ; la plupart ne franchiront pas le cap de l'industrialisation de la céramique. C'est le cas aussi à Huy où Charles Lhomme cesse son activité en 1827.



Plat à barbe, Manufacture Lhomme à Huy, coll. et © photo : Musée de Huy

Faïence fine, porcelaine et industrialisation de la production

A partir des années 1830, de nombreux établissements s'installent au sud de la Belgique, dans le Borinage. La région de Mons quant à elle a vu se développer près d'une trentaine de faïenceries ou de porcelaineries ; certaines ont eu

une existence éphémère. Dans cette région de charbonnage, la présence de la houille favorise le développement de fabriques de céramiques. Ainsi, à Jemappes en 1837, ouvre une manufacture qui est rachetée par Jean-Baptiste Cappellemans, un industriel qui s'associe à un anglais William Smith. Les

décors par impression occupent une place importante dans la production de modèles souvent choisis en Angleterre.

L'implantation la plus décisive est celle que réalise la famille Boch de Luxembourg qui décide d'ouvrir une usine moderne à Saint-Vaast/La Louvière en 1841. On installe près de la voie ferrée et le canal de Charleroi une infrastructure très performante avec des fours anglais. En 1852, le nombre des ouvriers est de 250, en 1880, ils sont 600. La porcelaine connaît elle aussi une évolution technologique. A Baudour, près de Mons, François-Joseph Declerq installe une porcelainerie en 1843. Il fonde un magasin à Mons pour écouler la marchandise produite dans l'usine. Il utilise la houille pour chauffer les fours. En 1851, il produit aussi à Mons, « Aux grands pilastres », de grandes pièces décoratives.



*Soupière avec vue de la faïencerie, Manufacture Lammens à Andenne, début du 19^e siècle
Photos : © Eric Hanse*

A Andenne, les petites manufactures de porcelaine qui s'étaient créés dans la première moitié du siècle ferment les unes après les autres : l'entreprise Renard repris par Jules Dothée ferme en 1864, la manufacture Courtois cesse de pro-

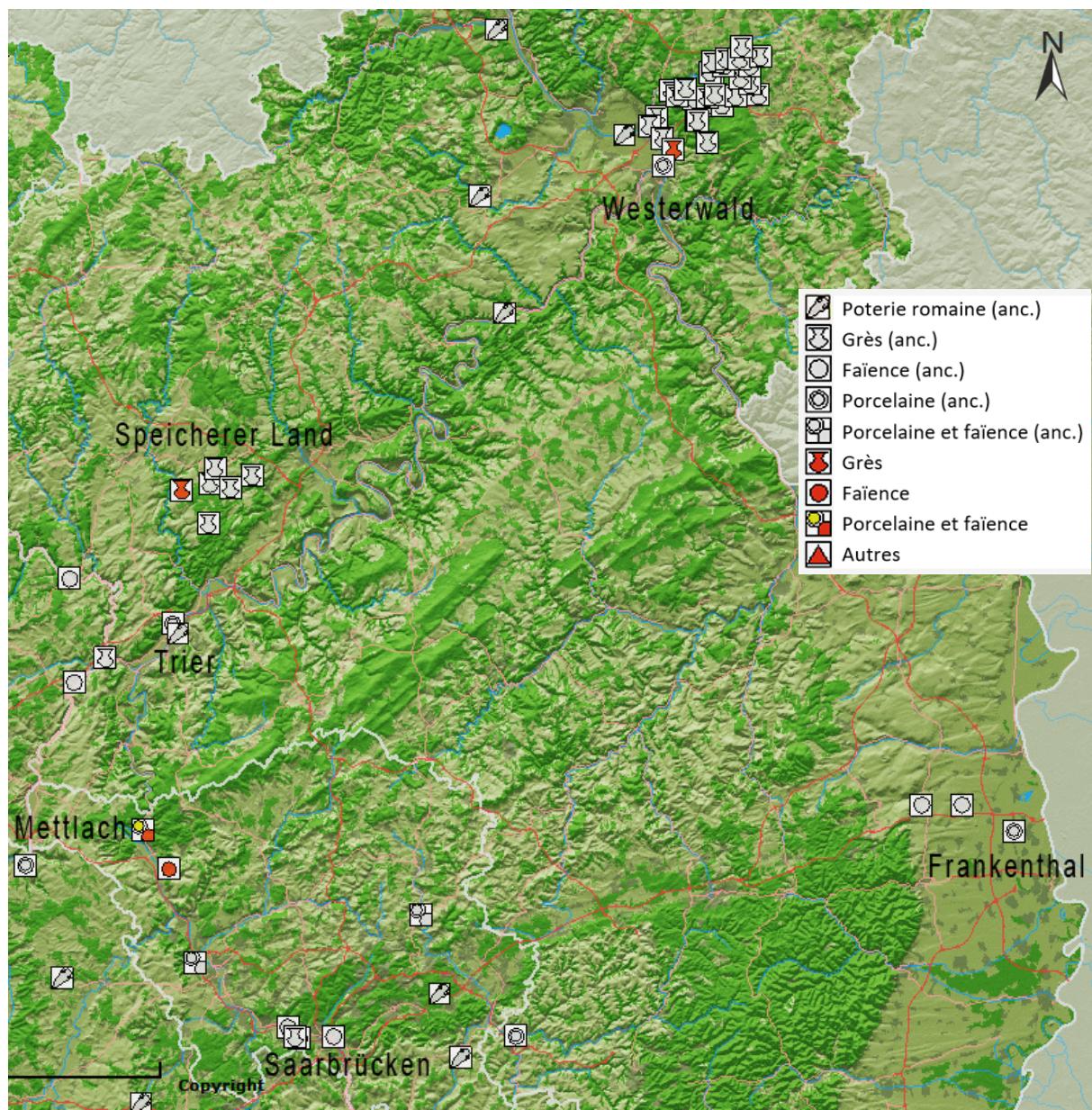
duire en 1879 et celle de Winand en 1885. Les deux manufactures situées à Tournai connaissent elles aussi des difficultés. Henri de Bettignies vend son entreprise à la famille Boch qui introduit sur le site des techniques industrielles et le travail en séries. A partir de 1882, les difficultés reprennent, et en 1889, le bilan est déposé, l'usine ferme en 1890. La même année, la manufacture Victor Peterinck cesse sa fabrication.

La fin du 19^e et le début du 20^e siècle voient éclore de nombreux établissements de faïenceries qui se spécialisent dans les services de la table et les objets de fantaisie réalisés dans les styles Art nouveau puis Art déco : Hasselt (1893), la Majolique d'Emptinne (1896) ; Terra (1880), Saint-Ghislain (1892) Wasmuel (1894), Bouffioulx en 1922. Ce sont des productions éditées en grande quantité et d'un prix modique. A l'époque de l'Art déco se distingue à nouveau La Louvière avec ses faïences artistiques. Les réalisations de Charles Catteau sont admirées et recueillent les suffrages du public et des jurys lors des grandes expositions internationales. Après la Seconde Guerre mondiale, Boch frères Keramis connaît des difficultés comme beaucoup de manufactures européennes. La production de vaisselle devient déficitaire après 1974. Après une première liquidation en 1985 qui voit la division des activités entre la partie Art de la table (Royal Boch) et la partie sanitaire, le tribunal de commerce prononce la faillite en avril 2011.

La production en céramique en Rhénanie-Palatinat

Les origines

La terre cuite apparaît dans la région à la fin du mésolithique. Il est vraisemblable que certains groupes humains utilisaient déjà des pots en terre cuite au milieu du Ve millénaire, avant l'arrivée de la civilisation du néolithique. Cette céramique nous est connue par les fouilles. Les vases sont très caractéristiques par leur technologie, leurs formes et par les techniques de décors : on désigne cette céramique sous la dénomination « La Hoguette » site éponyme situé en Normandie (France). Mais la diffusion de la terre cuite se généralise réellement avec l'arrivée des groupes culturels danubiens. Ceux-ci franchissent le Rhin, porteurs d'une céramique dite rubanée dès les phases anciennes, vers 5 500 avant notre ère. Leur diffusion se fait dans plusieurs régions : dans celle de Mayence, près de Worms et elle se diffuse également vers le Sud ; ainsi la basse vallée de la Moselle et la vallée du Rhin connaissent un peuplement relativement dense.



Producteurs de céramique actifs et anciens en Rhénanie-Palatinat et en Sarre. Source : GR-Atlas

Différentes cultures se succèdent dans le temps, au cours du stade néolithique ; elles portent les noms de Grosgartach, Roessen, Michelsberg, céramique cordée (Schnurkeramik), céramique à gobelets campaniformes (Glockenbecherkultur). Au cours de la période des âges des métaux ou protohistoire, la céramique de cette région ne connaît pas de révolutions technologiques majeures, cependant les décors et les formes évoluent et leur étude permet une datation souvent assez précise.

La période romaine

A l'époque romaine, la céramique est très diversifiée. Elle est utilisée pour réaliser des récipients destinés au stockage (grands vases et amphores) mais aussi pour la consommation des repas. La céramique intervient également dans l'architecture : tuiles, briques, pilettes d'hypocaustes. On fabrique de la céramique commune dans la plupart des agglomérations, cette production est essentiellement destinée à un marché local. Mais des ateliers connaissent un certain succès comme celui de Mayen situé près de Coblenze. On y a découvert des restes de 27 officines et 2 tuileries datant du 2^e au 4^e siècle. On y fabriquait une céramique utilitaire de couleur claire avec des surfaces rugueuses. A côté de cette céramique commune, des centres produisent des sigillées comme à Rheinzabern (Rhenanae Taberna) dont l'activité se développe surtout dans la seconde moitié du 2^e siècle.

A Eschweiler-Hof, commune située près de la ville de Neunkirchen, les ateliers sont très actifs entre 120 et 160. Dans la ville de Trèves, des ateliers fonctionnent jusque vers 270 environ. Il semble que les événements qui se situent vers 260-275 aient eu une influence sur la production de céramique dans cette aire de l'empire romain. Les troubles et la crise qui suivent entraînent la fermeture de la plupart des ateliers de sigillées et de céramique fine. Au 4^e siècle, on ne produit plus dans cette région qu'une céramique plus épaisse aux formes lourdes et à la surface rugueuse. Les ateliers les plus représentatifs de cette période se trouvent à Mayen, Karden, Trèves et Speicher. Ils poursuivent la tradition de poterie commune qu'avaient initiée dans le bassin de Neuwied, les ateliers d'Urmitz-Weissenthurm près de Coblenze jusqu'à vers 260.



Cruches à eau minérale,
19^e siècle, Turmmuseum
Mengerskirchen
Soure : cc Volker Thies

La poterie du Moyen Age

Au haut Moyen Âge, la terre cuite est surtout utilisée comme vaisselle culinaire. On en découvre des exemplaires bien conservés lors des fouilles des tombes mérovingiennes et carolingiennes. Du 10^e au 15^e siècle, son utilisation redevient

progressivement importante dans le domaine de l'architecture mais aussi dans le domaine du chauffage avec l'apparition des poêles dans les couvents, dans les châteaux et même dans les habitats de la bourgeoisie. A partir du 13^e siècle, dans certaines régions du Rhin apparaît la production de grès. Cette

céramique cuite à haute température (1 200° environ) a pu bénéficier de l'évolution du four couché qui permet des cuissons plus élevées. Son utilisation se fait surtout dans la céramique utilitaire : pots et gobelets.



Vers 1200, à Speicher et sa région, renaît une production de poterie de masse. Il s'agit de céramiques diverses, terres cuites, protogrès et grès, les objets sont soit de couleur gris brun en cas de cuisson en réduction soit de couleur rouge en cas de cuisson en atmosphère oxydante. Dès le 14^e siècle, on note des essais de glaçure au sel et la peinture au cobalt y apparaît au 16^e siècle.

Poterie à Höhr-Grenzhausen. Photo : R. Dahlhoff, © Westerwald-Touristik-Service

Les grès du Westerwald

C'est aussi à cette époque que le Westerwald, région située sur l'un des quatre massifs schisteux rhénans entre la Sieg au Nord et la Lahn au Sud, se distingue par l'utilisation de ses gisements d'argiles blanches plastiques. On désigne cette région sous le vocable « Kannebäckerland » ou « le pays des fabricants de cruches ». Il semble que ce soient à des potiers venant de Siegburg et de Raeren que l'on doit le déve-

loppelement spectaculaire du travail de l'argile. La matière première est prélevée autour des communes de Höhr-Grenzhausen, Hilgert, Ransbach-Baumbach, Vallendar. Elle sert à fabriquer des grès rhénans glaçurés au sel et qui portent des décors au bleu de cobalt pendant toute l'époque moderne.



*Pots en grès avec glaçure au sel
Photo : cc Glem Rutter*

Les objets qui sont alors largement diffusés dans l'Europe entière, serviront de modèles à la fin du 17^e siècle aux artisans anglais qui développèrent les grès blancs précédant l'invention de la faïence fine. Au 18^e siècle, les très nombreuses entreprises fabriquent de la vaisselle simple et bleutée pour usage domestique et des bouteilles d'eau minérale pour les différentes sources de la région. En 1771, cette région comporte près de 600 potiers. La région du Westerwald se distingue aussi par la fabrication de pipes en terre cuite. Cette dernière se développe à partir du 18^e siècle et se répand largement dans l'aire considérée. Bendorf, Vallendar, Grenzhausen, Hilgert, Höhr sont des communes dans lesquelles on réalise des pipes.

Les manufactures de porcelaine

Au 18^e siècle apparaissent en Rhénanie-Palatinat plusieurs établissements qui fournissent les cours principales en porcelaine. En 1755, Paul Hannong fonde, avec un privilège de l'Electeur palatin Charles Théodore, une manufacture à Frankenthal. Celle-ci connaît des difficultés malgré les différents directeurs qui la gèrent au cours du temps. Les objets produits sont luxueux et comportent des décors d'une grande finesse. Des statuettes font, entre autres, la renommée de l'établissement qui disparaît au cours de l'occupation française, durant la Révolution. L'électeur de Trèves, Johann Philipp von Walderdorf, accepte les propositions d'un français Pyrison et d'un allemand Stadelmayer pour fonder une manufacture de porcelaine à Schönbornlust, près de Coblenze, en 1757. L'établissement ne fonctionne que jusqu'en 1759. Dans la principauté de Zweibrücken, le duc Christian IV crée en 1767 une manufacture à Gutenbrunn, en 1769, cette dernière est transférée dans la ville de Zweibrücken. L'entreprise ne connaît qu'une existence limitée. A la mort de Christian IV, son successeur la confie à un entrepreneur privé qui la délocalise près de Dietrichingen et cesse sa production peu après.



Une troisième manufacture apparaît en 1808 à Trèves, elle est fondée par un français qui possédait une entreprise de porcelaine à Paris. Il s'associe à des négociants mais les entrepreneurs connaissent des difficultés. Après des changements de propriétaires, la manufacture cesse de produire en 1821. Les trois manufactures de porcelaine de la région n'ont eu qu'une existence éphémère malgré la qualité des réalisations, il semble que le marché des produits de luxe est à l'époque encore trop restreint et les circuits de commercialisation encore balbutiants.

*Figurine d'une chasseuse, manufacture de porcelaine de Frankenthal, 18^e s.
Photo : © R. Jansen, arseramica*

L'industrialisation de la production de faïence

Au 18^e siècle, la faïence fine connaît des débuts difficiles. On signale la création d'une entreprise située à Ixheim, près d'Alzey, par le céramiste Sébastien Marx, en 1777. La famille Windschügel fonde celle de Bubbenhausen. Cependant, toutes les tentatives ne sont pas vouées à l'échec.

Au cours de l'année 1801, Jean Nepomuk van Recum, manufacturier qui avait repris en 1795 la manufacture de Frankenthal, quitte cette ville avec ses ouvriers, les moules et le matériel. Il loue à l'administration française les dépendances du Château de Leiningen, sous séquestre à Grünstadt, et y installe une faïencerie. A partir des années 1830, elle réalise des assiettes à dessert à décors d'impressions représentant des paysages allemands, on y fabrique aussi des pipes en terre. Elle bénéficie de l'ouverture de la ligne de chemin de fer Monsheim–Grünstadt–Bad Dürkheim en 1873 ce qui constitue pour elle un important facteur de développement. Dans les années 1880-1890, l'entreprise se modernise : on construit de nouveaux fours, on installe une machine à vapeur performante, l'entreprise emploie 90 personnes. La guerre de 1914-1918, les crises économiques des années 1920, constituent un frein pour l'industrie céramique en Rhénanie-Palatinat. A Grünstadt, la technique du pochoir et de l'aérographe est largement employée sur les objets de la table de style Art déco. Malgré la crise économique que connaît l'Allemagne entre les deux guerres, l'entreprise se maintient, elle ne cessera de produire qu'en 1980.

Dans le Westerwald, on assiste à la fin du 20^e siècle à une diversification et à une spécialisation de la fabrication des céramiques, la production d'objets domestiques poursuit la tradition historique de la région mais il se développe une fabrication de matériaux liés à l'architecture (briques, carrelage, conduites d'eau, sanitaires). Enfin, de création plus récente, des entreprises se spécialisent dans la céramique dite technique : porcelaine dentaire, prothèses, tuiles de protection thermique.

La production en céramique en Sarre

Comme l'ensemble des régions limitrophes, les premières céramiques apparaissent au néolithique ancien, à l'époque des porteurs de la céramique dite rubanée (Bandkeramik). Selon les archéologues, c'est pendant le rubané moyen que le territoire de la Sarre a été colonisé à partir de la Rhénanie centrale et le long de la Moselle. Quelques sites témoignent de cette occupation du sol : Hemmersdorf, Gerlfangen, Fürweiler ; tous sont situés dans le canton de Saarlouis. La fabrication de la céramique dans les périodes les plus anciennes relève selon toute vraisemblance de la pratique domestique. Chaque groupe familial réalise ses récipients en terre selon ses besoins.

L'apparition de potiers qu'on qualifierait de « professionnels » ne se fait que plus tard ; les techniques de fabrication deviennent de plus en plus complexes avec l'apparition des fours et du tour. Le bénéfice tiré de l'activité potière permet à des individus de se consacrer partiellement ou totalement à l'activité de production de céramique en dégageant du travail de la terre. Une telle modification ne se fait que dans un contexte social nouveau où des artisans aux techniques particulières apparaissent au sein d'une économie exclusivement agricole. Cette évolution a dû se produire à la fin de l'âge du bronze et au début de l'âge du fer.

A l'époque romaine

Avant l'arrivée des Romains, la population qui occupe actuellement le territoire du Saarland se trouvait partagée entre deux tribus : les médiomatriques au sud et les trévires plus au nord. Après le début de la colonisation romaine, on note la présence de grandes villas comme celles de Nenig ou de Perl mais aussi des agglomérations secondaires comme celle de Bliesbruck-Reinheim. Dans cette région comme plus au sud en Lorraine s'installent des officines de céramique : à Blickweiler et à Eschweiler-Hof (de 120 à 160). Ces ateliers exportaient leurs marchandises vers le nord de l'Empire sur le limes jusqu'en Grande Bretagne. Du Moyen Âge, on ne connaît pas de grands centres de production ; il faut attendre



le 18^e siècle pour voir apparaître des entreprises importantes. Des potiers venus du Westerwald s'installent près de Sarrebrück, dans la commune de Gersweiler. Une colonie se forme et le quartier où ils s'installent porte depuis le nom de Krughütte. Ils fournissent à une clientèle régionale des objets domestiques en grès bleu au sel.

Mosaïque romain, villa de Nennig

Photo : cc J. Chicago

La manufacture de porcelaine

Dans la seconde moitié du 18^e siècle comme dans beaucoup de régions d'Allemagne, le prince, ici Guillaume-Henri de Nassau-Sarrebrück, favorise l'installation d'une manufacture de Porcelaine. En 1763, il confie le développement de la production de la porcelaine à Dominique Pellevé qui se fixe à Ottweiler. Après quelques années seulement, Pellevé s'en va sans avoir su garder la confiance du prince. Le 13 avril 1769, la manufacture est confiée en fermage à René-François Joly de Nancy et Nicolas Leclerc de Dieuze. Elle produit des objets de grande qualité, décorés de motifs peints de fleurs ou de paysages dans le goût des manufactures allemandes.

Au cours des années, les difficultés se font jour et la terre de pipe remplace peu à peu la faïence jusqu'à la fermeture de l'entreprise en 1800. La présence de houille constitue pour la Sarre un atout majeur ; Ottweiler est l'une des premières manufactures de porcelaine à avoir expérimenté la cuisson au charbon ; lorsqu'en 1791, les propriétaires de la manufacture de Frauenberg, près de Sarreguemines décident de délocaliser leur manufacture, c'est la présence de la houille qui les incite à s'installer à Vaudrevange (Wallerfangen).



Assiette en porcelaine de la manufacture d'Ottweiler pour la cour de Nassau-Saarbrücken, 18^e s. Photo : © R. Jansen, arseramica

De même, Jean-François Boch qui dirige avec sa famille la manufacture de Septfontaines au Luxembourg décide de fonder un établissement plus proche des ressources houillères. Il choisit de le faire dans l'abbaye de Mettlach. Soucieux de faire face à la concurrence régionale et internationale, les deux entreprises décident de fusionner et de créer la société Villeroy et Boch en 1836.

Pour leur fabrication de faïence fine, de grès puis de porcelaine, les deux usines utilisent les ressources en houille à la manière des fabriques anglaises dont les manufacturiers sarrois ont étudié soigneusement le fonctionnement au cours de voyages successifs.



Terrine en terre de pipe glacurée, fin du 18^e siècle, Manufacture de porcelaine d'Ottweiler, coll. Saarlandmuseum
Photo : © Christian Thévenin

Le succès de ces deux entreprises encourage les initiatives d'autres industriels et notamment ceux qui, près de Sarrebruck, ont obtenu des concessions ou des tarifs avantageux dans les mines de charbon. Le 5 septembre 1836, Louis Guillaume Dryander, an-

cien directeur commercial de Mettlach et propriétaire de la faïencerie de Niderviller et son frère Louis Frédéric, s'associent à Johan Heinrich Schmidt, maître des mines à Sarrebruck pour créer une manufacture de céramique à Sarrebruck. La raison sociale s'intitule « Dryander, Schmidt et Cie ».

En 1845, Johann-Heinrich Schmidt et son fils Wilhelm décident de transformer en faïencerie la verrerie de Sophienthal à Gersweiler. A la mort de Johann-Heinrich Schmidt, en 1858, ses enfants vendent leurs parts de l'usine de Sarrebruck et investissent sur place, à Gersweiler. Cette petite faïencerie réussit à se maintenir jusqu'en 1901, dans un environnement difficile où elle subit la dure concurrence de Sarreguemines, Wallerfangen et Mettlach. La manufacture de Sarrebruck, dirigée par la famille Dryander, avait quant à elle fermé ses portes en 1886.



Faïencerie Schmidt à Gersweiler, vers 1900
Source : Pressglas-Korrespondenz

La manufacture de Mettlach est reliée au réseau de chemin de fer allemand à partir de 1860, car elle se trouve sur la ligne qui relie la ville des Sarrebrück à Trèves. Vaudrevange (Wallerfangen) n'a pas cet avantage et connaît à la fin du siècle un développement moins prononcé. En 1856, Guillaume Tell von Fellenberg, d'origine suisse, installe à Merzig une usine de tuyaux en céramique. L'entreprise est reprise en 1879, par son beau-frère Eugen Boch qui transforme l'usine et la destine à la céramique d'architecture. Des carreaux de sol sont fabriqués à Merzig.



Le siège de Villeroy et Boch à Mettlach
Photo : © GR-Atlas 2009

Les manufactures sarroises fonctionnent au ralenti pendant la guerre de 1914-1918. En 1919, elles sont rattachées à l'espace économique français dans le cadre du mandat de la Société des Nations, et elle le resteront jusqu'au plébiscite de 1935. La crise économique aggrave la situation de certains sites comme celui de Wallerfangen. Les dirigeants de Villeroy et Boch préfèrent fermer l'usine en 1931. Mettlach continue quant à elle son développement économique mais la Seconde Guerre mondiale constitue une épreuve nouvelle. La production est grandement perturbée, mais après 1945, les chiffres de vente atteignent les valeurs d'avant-guerre. L'entreprise devient dans le dernier quart du vingtième siècle l'une des manufactures les plus prestigieuses d'Europe. Son marché est étendu aux Etats-Unis et au Japon. Elle a développé un réseau de magasins de vente et d'usines dans le monde entier. On reconnaît les efforts qu'elle déploie dans le domaine de l'innovation et du design.

Sources

Grande Région

Calame, C. (2009): Cyfflé, l'orfèvre lorrain de l'argile. Ses statuettes en Terre de Lorraine et les reprises par les manufactures régionales. Edition des Amis de la faïence ancienne de Lunéville, 188 S.

Decker, Emile (2001): Sarreguemines au 19^e siècle. La faïencerie Utzschneider 1790-1914. Contribution à une étude des goûts et des styles au 19^e siècle, Diss. université de Nancy II, 2 vol.

Demeufve, Georges: La céramique ancienne de la Région Lorraine. In: Le Pays Lorrain, t.24, n°6 S. 241-254

Genard, Guy & Geubel, Pierre (2001): Ressemblances et différences. Attert et Arlon. Faïences fines Belgo luxembourgeoises dites Terres de pipe. Liège, 137 S.

Genard Guy (2004): Ressemblances et différences dans les manufactures belgo luxembourgeoises de terres de pipe des 18^e et 19^e siècles. Volume I. Les décors „Bouquets“ et „Trèfle“, Liège, 160 S.

Heckenbenner, Dominique (2002): Faïences de Niderviller, collections du Musée du Pays de Sarrebourg, Sarrebourg, 52 S.

Héry, A. (1999): La faïencerie de Lunéville. 1786-1923. Les Keller et Guérin, Vesoul, 143 S.

Hüseler, Konrad (1956): Deutsche Fayencen, 3 vol, Stuttgart

Katalog Amsterdam, Rijksmuseum (1977/1978): Villeroy et Boch 1748-1930, Deux siècles de production céramique, 203 S.

Katalog Andenne (2009): Céramiques de l'Art nouveau en Belgique, Aardewerk et Andenne, 128 S.

Katalog Andenne (2011): Céramiques de L'Art Déco en Belgique, 400 S.

Katalog Atlanta, High Museum of Art (1990): Céramique lorraine - Chefs d'œuvre des 18^e et 19^e siècles, 1990-1991, Nancy, 367 S.

Katalog Frankenthal (2005): Erkenbert-Museum Frankenthal. Die Kunst Porcelain zu machen. Frankenthaler Porzellan 1755-1800, 20 mai-18 septembre 2007, Frankenthal, 202 S.

Katalog Höhr-Grenzhausen, Keramikmuseum Westerwald, Höhr-Grenzhausen (1986): Reinhold und August Hanke, Westerwälder Steinzeug. Historismus-Jugendstil, Höhr-Grenzhausen, 198 S.

Katalog Paris, Musée national de céramique Sèvres (1985): Villeroy et Boch 1748 - 1985, Art et industrie céramique

Katalog Sarreguemines-Virton (2007): Série blanche. La céramique, naissance d'une industrie au cœur de l'Europe, 334 S.

Kerkhoff-Hoff, Bärbel (2008): Keramikproduktion 1600-2000. In: Geschichtlicher Atlas der Rheinlande, XI/13, 2008, Bonn

Lemaire, J. (1999): La Porcelaine de Tournai, histoire d'une manufacture 1750 – 1891, Tournai, La Renaissance du Livre

Marien-Dugardin, A.M. (1975): Faïences fines, Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Brüssel, 276 S.

- Mordant, Robert (1993): Andenne, Fille de blanche derle, 140 S.
- Mousset, Jean-Luc. (1981): Faïences fines de Septfontaines, décors et styles de 1767 au début du 19^e siècle, éd. Banque Générale du Luxembourg, Luxembourg, 257 S.
- Mousset, Jean-Luc & Degen, Ulrike (2002): Le trèfle et la brindille. Deux décors sur les terres de pipe de Septfontaines au début du 19^e siècle. Luxembourg, 159 S.
- Noël, M. (1961): Recherche sur la céramique lorraine au 18^e siècle, thèse de doctorat, Nancy, 225 S.
- Peiffer, J. (1985): Les faïences anciennes du pays de Longwy, Thionville
- Pringiers, Baudhuin (1999): Faïence et porcelaine en Belgique 1700-1881. Brüssel, 208 S.
- Seewaldt, Peter (1990): Rheinisches Steinzeug, Trier, 170 S.
- Thomas, Thérèse (1974): Rôle des Boch dans la céramique des 18^e et 19^e siècles, Diss. Institut Supérieur d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de Liège, Saarbrücken, 310 S.

Lorraine

- Ancement, Léon (1971): Un peu de lumière sur les origines des faïenceries d'Argonne. In: Le Pays Lorrain, 1971, n° 3
- Brossard, Y. (1976): Faïences et porcelaines de l'Est, Argonne : Waly, Lavoye, Clermont, Froidos, Montgarny, Rarecourt, Salvange. In: A.B.C., numéro spécial, Paris
- Calame, C. (2009): Cyfflé, l'orfèvre lorrain de l'argile. Ses statuettes en Terre de Lorraine et les reprises par les manufactures régionales. Edition des Amis de la faïence ancienne de Lunéville, 188 S.
- Catalogue Atlanta, High Museum of Art (1990): Céramique lorraine - Chefs d'œuvre des 18^e et 19^e siècles, 1990-1991, Nancy, 367 S.
- Catalogue Sarreguemines-Virton (2007): Série blanche. La céramique, naissance d'une industrie au cœur de l'Europe, 334 S.
- Chompret (1935): Répertoire de la faïence française, Paris, 6 vol.
- Choux, Jacques (1974): Les origines de la faïence en Lorraine. In: Le Pays Lorrain, 1974, S. 177-180.
- Decker, Emile (2001): Sarreguemines au 19^e siècle. La faïencerie Utzschneider 1790-1914. Contribution à une étude des goûts et des styles au 19^e siècle, thèse de doctorat soutenue à l'université de Nancy II, 2 vol.
- Demeufve, Georges : La céramique ancienne de la Région Lorraine. In: Le Pays Lorrain, t.24, n°6 p 241-254
- Geindre, Lucien (1971): Une industrie oubliée : la faïencerie de Champigneulles. In: Le Pays Lorrain, vol. 52, n° 3 S. 180-183

Geindre, Lucien (1991): La faïencerie de Champigneulles retrouvée 18^e siècle. In: Le Pays Lorrain vol. 72, n°2

Grandjean, Marie-Ange (1984): Une dynastie de faïenciers : les Chambrettes. Dans Le Pays Lorrain vol. 65, n°2, S. 133-137

Heckenbenner, Dominique (1999): Porcelaines de Niderviller, Sarrebourg, 72 S.

Heckenbenner, Dominique (2002): Faïences de Niderviller, collections du Musée du Pays de Sarrebourg, Sarrebourg, 52 S.

Héry, A. (1999): La faïencerie de Lunéville. 1786-1923. Les Keller et Guérin, Vesoul, 143 S.

Hiegel, C. : Les Faïenceries de Frauenberg et de Sarreguemines. In: Les Cahiers Lorrains t. 37

Nancy, Musée Historique Lorrain (1997): Nancy Faïences de Lorraine 1720-1840, Nancy, 250 S.

Noël, M. (1961): Recherche sur la céramique lorraine au 18^e siècle, thèse de doctorat, Nancy, 225 S.

Peiffer, J. (1985): Les faïences anciennes du pays de Longwy, Thionville, Klopp

Peiffer, J. (1995): Émaux, d'Istanbul à Longwy, Thionville et Metz, Klopp

Saint Dié (2003): catalogue Le décor « architectural » dans les manufactures de faïences de l'Est de la France 18-19^e siècles, Saint-Dié

Soudée Lacombe, Chantal (1999): Le renouveau de la céramique en région lorraine de 1700-1730 1^{ère} partie : l'historique. In: Sèvres, Revue de la société des Amis du Musée national de la Céramique, n°8, S. 42-46

Tardy (nouveau) (1986): Poteries, grès, faïences, Paris, T.5.

Wallonie

Catalogue Andenne (2009): Céramiques de l'Art nouveau en Belgique, Aardewerk et Andenne, 128 S.

Catalogue Andenne (2011): Céramiques de L'Art Déco en Belgique, 400 S.

Genard, Guy & Geubel, Pierre (2001): Ressemblances et différences. Attert et Arlon. Faïences fines Belgo luxembourgeoises dites Terres de pipe. Liège, 137 S.

Genard Guy (2004): Ressemblances et différences dans les manufactures belgo luxembourgeoises de terres de pipe des 18^e et 19^e siècles. Volume I. Les décors „Bouquets“ et „Trèfle“, Liège, 160 S.

Lemaire, J. (1999): La Porcelaine de Tournai, histoire d'une manufacture 1750 – 1891, Tournai, La Renaissance du Livre

Marien-Dugardin, A.M. (1975): Faïences fines, Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, 276 S.

Mordant, Robert (1993): Andenne, Fille de blanche derle, 140 S.

Mordant, Robert (1997): La porcelaine d'Andenne et ses marques, Andenne, 140 S.

Mordant, Robert (1999): La pipe en terre d'Andenne et ses marques. Andenne, 166 S.

Pringiers, Baudhuin (1999): Faïence et porcelaine en Belgique 1700-1881. Bruxelles, 208 S.

Thomas, Thérèse (1974): Rôle des Boch dans la céramique des 18^e et 19^e siècles, Diss. Institut Supérieur d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de Liège, Saarbrücken

Vilvordier, Fabienne (2006): Les céramiques régionales. In: Dossiers Archéologie et sciences des origines, n° 315 – juillet-août 2006, S. 118-125.

Willems, Jacques et Witvrouw, Jacques (2005): La céramique mérovingienne produite à Huy. Esquisse d'une typologie. In: Plumier, Jean et Regnard, Maude, dir. Voies d'eau, commerce et artisanat en Gaule mérovingienne, Namur, S. 301-318.

Witvrouw, Jacques (1973/74): La céramique médiévale trouvée à Huy « Batta » en 1970. In: Bulletin du Cercle Archéologique Hesbaye-Condroz – tome XIII, S. 23-54.

Luxembourg

Catalogue Amsterdam, Rijksmuseum (1977/1978): Villeroy et Boch 1748-1930, Deux siècles de production céramique, 203 S.

Catalogue Paris, Musée national de céramique Sèvres (1985): Villeroy et Boch 1748 - 1985, Art et industrie céramique

Hollenfelz, Jean-Louis (1936): La faïencerie de Gravenmacher. In: Bulletin de l'Académie Luxembourgeoise, Août-décembre 1936.

Marien-Dugardin, A.M. (1975): Faïences fines, Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles, 276 S.

Mousset, Jean-Luc. (1981): Faïences fines de Septfontaines, décors et styles de 1767 au début du 19^e siècle, éd. Banque Générale du Luxembourg, Luxembourg, 257 S.

Mousset, Jean-Luc. (1989): Faïences fines de Septfontaines, décors floraux de 1767 au début du 19^e siècle, Luxembourg, 194 S.

Mousset, Jean-Luc. (1991): Faïence fine de Septfontaines. In: L'Estampille, l'Objet d'Art, n° 246, avril 1991, S. 76-85.

Mousset, Jean-Luc & Degen, Ulrike (2002): Le trèfle et la brindille. Deux décors sur les terres de pipe de Septfontaines au début du 19^e siècle. Luxembourg, 159 S.

Thomas, Thérèse (1974): Rôle des Boch dans la céramique des 18^e et 19^e siècles, Diss. Institut Supérieur d'Histoire de l'Art et d'Archéologie de Liège, Saarbrücken

Rhénanie-Palatinat

Catalogue Frankenthal (2005): Erkenbert-Museum Frankenthal. Die Kunst Porcelain zu machen. Frankenthaler Porzellan 1755-1800, 20 mai-18 septembre 2007, Frankenthal, 202 S.

Catalogue Höhr-Grenzhausen, Keramikmuseum Westerwald, Höhr-Grenzhausen (1986): Reinhold und August Hanke, Westerwälder Steinzeug. Historismus-Jugendstil, Höhr-Grenzhausen, 198 S.

Catalogue de l'exposition, Trier (2000): Trierer Porzellan, sous la direction d'Elisabeth Dühr, Städtisches Museum Simeonstift Trier, 232 S.

Fölzer, E. (1913): Die Bilderschüsseln der ostgallischen Sigillata-Manufakturen Römische Keramik in Trier 1, Bonn

Gilles, Karl-Joseph (1994): Atelier de céramique du Bas-Empire dans la vallée de la Moselle et l'Eifel. In: La céramique du Bas-Empire en Gaule Belgique et dans les régions voisines, Actes de la table ronde de céramologie gallo-romaine, Arras, 8-10 octobre 1991, Lille, S. 117-125

Huld-Zetche, Ingeborg (1986): Premiers fabricants trévires de sigillée ornée et leur relation avec d'autres ateliers. In: La terre sigillée gallo-romaine, DAF n°6, Paris, S. 251-256

Hüseler, Konrad (1956): Deutsche Fayencen, 3 vol., Stuttgart

Kerkhoff-Hoff, Bärbel (2008): Keramikproduktion 1600-2000. In: Geschichtlicher Atlas der Rheinlande, XI/13, 2008, Bonn

Kratz, Edwin & Wilhelm, Horst (1985): Dokumentation zur Ausstellung 180 Jahre Steingutfabrik Grünstadt, Grünstadt, 70 S.

Seewaldt, Peter (1990): Rheinisches Steinzeug, Trier, 170 S.

Sarre

Catalogue Amsterdam, Rijksmuseum (1977/1978): Villeroy et Boch 1748-1930, Deux siècles de production céramique, 203 S.

Catalogue de l'exposition à Manderen (2003): Entre Moselle et Sarre, l'aventure céramique de Villeroy et Boch, 1748-2003, éditions Serpenoise/ Conseil Général de la Moselle, 110 S.

Fritsch, Thomas (2007): Le Néolithique de la Sarre. Etat de la question. In: Archeologia Mosellana. Actes du 26^e colloque interrégional sur le Néolithique. Luxembourg, 8 et 9 novembre 2003, Luxembourg, S. 39-51.

Gilles, Karl-Joseph (1994): Atelier de céramique du Bas-Empire dans la vallée de la Moselle et l'Eifel. In: La céramique du Bas-Empire en Gaule Belgique et dans les régions voisines, Actes de la table ronde de céramologie gallo-romaine, Arras, 8-10 octobre 1991, Lille, S. 117-125

Knorr, R. & Sprater, F. (1927): Die westpfälzischen Sigillata-Töpfereien von Blickweiler und Eschweiler Hof, Speyer

Körbel, Markus (2001): Geschichte und Erzeugnisse der Gersweiler Steingutfabrik – Ein Überblick. In: Glas und Ton für Kunst und Lohn – Ein kulturgeschichtlicher Überblick von Saarbrücken bis Völklingen und Warndt., Saarbrücken-Völklingen, 2001, 300 S., S. 41-52

Meyer, Gertrud (2001): Die Steingutfabrik Martin Diesinger, ein kurzlebiges Unternehmen in Rockerhausen, auch Louisenthal genannt. In: Glas und Ton Kunst und Lohn. Ein kulturgeschichtlicher Überblick von Saarbrücken bis Völklingen und Warndt. Saarbrücken-Völklingen, 2001, 300 S., S. 73-84

Sprater, F. (1912): Eschweiler-Hof bei St. Ingbert. In: Römisch-Germanisches Korrespondenzblatt, 1912, S. 78.

Trepesch, Cristof (2001): Steinzeug aus Krughütte - Spurensuche. In: Glas und Ton für Kunst und Lohn, Saarbrücken-Völklingen, 2001, S. 97-105.

Scharwarth, Günther (1999): Gersweiler Porzellan, in Miniaturen zur Kunst- und Kulturgeschichte der Saarregion, Saarbrücken, S. 35-38.

Thomas, T. (1993): Carreaux de Mettlach - 1869-1914, Reflets d'une cinquantaine d'années d'histoire. In: Actes du colloque de Beauvais, 1993, S. 159-168.

Thomas, T., Rôle des Boch dans la céramique des 18^e et 19^e siècles, Inst. Sup. d'Histoire de l'Art et d'Archéologie université de Liège - Thèse de Doctorat, Sarrebruck, 1974, 310 S.

Ulrich, B., Die Reise im Spiegel der Kupferdruckgeschriffe der Fa. Villeroy and Boch, Mettlach, 2 vol., (Tome 1 : Textband, 113 S. - Tome 2 : Katalog Tafelband, 53 S. et 40 pl.), Marburg, 1989, Magisterarbeit im Fach Kunstgeschichte.

Villeroy et Boch (1998): 250 ans d'histoire industrielle en Europe 1748-1998, Mettlach, 192 S.

Liens

industrie.lu : [Faïenceries et Poteries de grès au Luxembourg](#)

[Keramikmuseum Westerwald](#)

[Musée de la céramique, Andenne](#)

[Musée de la Princerie, Verdun](#)

[Musées de Sarreguemines](#)

[Musée municipal des Faïences et Emaux de Longwy](#)

[Musée Saint Jean l'Aigle, Herserange \(Longwy\)](#)

[Terres d'Est - Manufactures Royales Lunéville - Niderviller - Saint Clement](#)

[Villeroy & Boch](#)

[Villeroy&Boch Keramikmuseum Mettlach](#)

Publié dans cette série jusqu'à présent :

- N° 1 (2007): [Christian SCHULZ, Peter DÖRRENBÄCHER, Holger PANSCH](#): L'industrie automobile dans la Grande Région SaarLorLux 2007 - production, développement, formation
- N° 2 (2007): [Michel PAULY](#): Les institutions hospitalières médiévales dans la Grande Région SaarLorLux (de 600 à 1500)
- N° 3 (2007): [Thomas SCHNEIDER](#): La division naturelle de l'espace de la Grande Région SaarLorLux
- N° 4 (2008): [Malte HELFER](#): Essor et déclin de l'exploitation du charbon dans la Grande Région SaarLorLux
- N° 5 (2008): [Eva MENDGEN](#): La production en verre et cristal dans la Grande Région SaarLorLux
- N° 6 (2008): [Cristian KOLLMANN](#): Noms de famille issus du métier du verrier (all. « Glaser »)
- N° 7 (2008): [Sonja KMEC](#): Le culte de Notre-Dame de Luxembourg
- N° 8 (2008): [Giovanni ANDRIANI](#): Miraculés de Notre-Dame de Luxembourg au 17^e siècle
- N° 9 (2009): [Malte HELFER](#): Transport public transfrontalier dans la Grande Région SaarLorLux
- N° 10 (2009): [Malte HELFER](#): Les cartes de l'occupation du sol de la Grande Région SaarLorLux de CORINE Landcover
- N° 11 (2009): [Malte HELFER](#): La carte de Cassini (1750-1815)
- N° 12 (2009): [Malte HELFER](#): La carte de Tranchot et Müffling (1801-1828)
- N° 13 (2009): [Malte HELFER](#): La carte de Ferraris (1771-1777)
- N° 14 (2009): [Daniel ULLRICH](#): Le tourisme de la pompe dans la Grande Région SaarLorLux
- N° 15 (2009): [Laurent PFISTER](#): Le climat de la Grande Région SaarLorLux
- N° 16 (2010): [Paul THOMES, Marc ENGELS](#): La sidérurgie et l'industrie de l'acier dans la Grande Région SaarLorLux
- N° 17 (2010): [Pierre GINET](#): Grands équipements sportifs dans la Grande Région SaarLorLux
- N° 18 (2010): [Wolfgang BETHSCHEIDER](#): L'enseignement supérieur dans la Grande Région SaarLorLux
- N° 19 (2010): [Malte HELFER](#): Zones protégées Natura 2000 dans la Grande Région SaarLorLux
- N° 20 (2010): [Martin UHRMACHER](#): Les léproseries dans la Grande Région SaarLorLux
- N° 21 (2010): [Ines FUNK \(KRUMM\)](#): La santé publique dans la Grande Région SaarLorLux
- N° 22 (2013): [Alain PENNY](#): Villes du Moyen Âge tardif dans la Grande Région SaarLorLux (1180-1500)
- N° 23 (2013): [Patrick WIERMER](#): La perception de la Grande Région SaarLorLux par les médias
- N° 24 (2014): [Christian WILLE](#): Travailleurs frontaliers dans la Grande Région SaarLorLux (1998-2008)
- N° 25 (2014): [Florian WÖLTERING](#): Le tourisme dans la Grande Région SaarLorLux
- N° 26 (2014): [Claude BACK](#): Les modifications territoriales dans la Grande Région SaarLorLux du Congrès de Vienne à aujourd'hui
- N° 27 (2015): [Christoph HAHN](#): L'industrie automobile dans la Grande Région SaarLorLux en 2011 - évolutions actuelles, défis et solutions possibles
- N° 28 (2015): [Barbara NEUMANN, Jochen KUBINIOK](#): Les sols de la Grande Région SaarLorLux
- N° 29 (2015): [Christian WILLE](#): Développements et structures de la coopération transfrontalière dans la Grande Région SaarLorLux
- N° 30 (2016): [Christian WILLE](#): Frontaliers atypiques dans la Grande-Région SaarLorLux



GR-Atlas – Atlas de la Grande Région SaarLorLux

N° 31 (2016): Michel DESHAIES: Parcs naturels dans la Grande Région SaarLorLux

N° 32 (2016): Brigitte KASTEN, Jens SCHÄFER: Possessions en prêt au Haut Moyen Âge des abbayes de Gorze et Wissembourg dans la Grande Région SaarLorLux (661 - ca. 860)

N° 33 (2016): Eva MENDGEN: Sites du patrimoine mondial de l'UNESCO dans la Grande Région SaarLorLux

N° 34 (2018): Malte HELFER: Le découpage administratif de la Grande Région SaarLorLux

N° 35 (2018): Malte HELFER: Le développement du trafic ferroviaire dans la Grande Région SaarLorLux

N° 36 (2018): Birte NIENABER, Ursula ROOS: Migrants internationaux et migration dans la Grande Région SaarLorLux

N° 37 (2018): Emile DECKER: La production en céramique dans la Grande Région SaarLorLux

N° 38 (2018): Simon EDELBLUTTE: L'industrie textile dans la Grande Région SaarLorLux

N° 39 (2020): Guénaël DEVILLETT, Mathieu JASPARD, Juan Vazquez PARRAS: L'offre transfrontalière en commerce de détail dans la Grande Région SaarLorLux

N° 40 (2020): Georg SCHELBERT, Stephan BRAKENSIEK: La construction d'églises pendant le XX^e siècle dans la Grande Région SaarLorLux

N° 41 (2020): Florian WÖLTERING, Juliano DE ASSIS MENDONÇA: Le brassage dans la Grande Région SaarLorLux

N° 42 (2021): Interregionale Arbeitsmarktbeobachtungsstelle: La démographie de la Grande Région SaarLorLux

N° 43 (2021): Christian WILLE: Les pratiques du quotidien transfrontalières dans la Grande Région SaarLorLux

N° 44 (2022): Philippe Moulin: Fiefs des comtes de Luxembourg au 13e siècle (Grande Région SaarLorLux)

N° 45 (2022): Marie-Paule Jungblut: Les musées de la Grande Région SaarLorLux